La guerre **39** 45

vue et vécue par Pierre Cerutti

Azerailles 1982-1996

2ème partie : GMA Vosges - Bataille d'Azerailles



Dès le début de la matinée, Monsieur Moitrier, maire du village, descend de sa ferme de Marnoël, pour me prévenir que j'étais recherché par la police allemande, vu que j'avais quitté le garage Henrich Mentzen à Ludwigshafen et n'avais pas repris mon travail.

Etant obligé de donner une réponse, afin de me soustraire aux allemands, sur son conseil, il valait mieux que je quitte le village, pour ne pas attirer d'ennuis à ma famille et aux habitants.

Faisant partie du secteur 414 de Baccarat, je me rends donc dans cette ville voir François, le tailleur, qui est capitaine de ce secteur. Dès que je lui ai exposé ma situation, il me dit que je devais quitter le secteur, afin de me faire oublier, et donc conclusion, de partir au maquis, ce jour même. Après avoir pris rendez-vous dès le début de l'après-midi à Baccarat, il fut convenu qu'une personne se chargerait de m'y conduire.

Je prends donc la direction de Baccarat. Arrivé chez François, je reçois les consignes de Marcelle Cuny, qui me prend en charge, et aussitôt nous prenons la direction de Raon l'Etape. Où allons-nous, je n'en sais rien, roulant à environ cent mètres l'un de l'autre, le trajet s'effectuant à bicyclette.

Dans Raon, nous prenons la direction de Celles sur Plaine, et cela toujours en gardant nos distances. Je n'ai pas de paquetage personnel sauf pour me raser, c'est tout et trois piqûres à me faire, vu mon état général.

Arrivé à l'entrée de Celles sur Plaine, Marcelle qui avait stoppé me dit de l'attendre, en précisant qu'elle allait revenir. A ce moment elle me quitte et j'attends. Après son retour, elle m'emmène au restaurant de la Gare. Là sans rien demander, les propriétaires, Monsieur et Madame Haouy me mettent une assiette et un couvert, me servent une grosse assiette de soupe, tout cela en silence, je m'en souviendrai longtemps. Pendant que je mange cette soupe, Marcelle est de nouveau partie. Dès son retour, nous remercions ces braves gens qui ne veulent rien, nous les saluons et de nouveau reprenons le chemin qui monte dans la vallée, direction le Donon, Toujours en gardant nos distances, nous arrivons à la scierie, commune d'Allarmont (aujourd'hui FOCIM). Il est déjà presque 17 heures, nous nous séparons, Marcelle reprend ma bicyclette pour la ramener à mes parents, et par la même occasion les rassurer sur mon compte, sans leur faire savoir où j'étais.

A la scierie, j'attends. Sans se soucier de moi le patron scie ses planches jusqu'à une heure avancée, c'est-à-dire la tombée de la nuit. Arrivent des jeunes de mon âge. Une partie sans armes saute le talus sur la route, après avoir vérifié qu'il n'y avait rien d'anormal, et se dirigent vers la scierie. Là, aussitôt ils chargent des sacs sur leur dos et reprennent le chemin de la forêt. Le patron de la scierie me charge de les suivre, nous remontons le talus en silence,

A la 1ère Centurie de « Jean Serge »

rejoignons d'autres maquisards en attente et légèrement armés avec du matériel de récupération. Personne ne me demande rien, ils ont sûrement l'habitude. Nous montons donc dans le bois, reprenons un sentier et un chemin où de grosses grumes sont en travers, en attente de descente sur les scieries du coin.

Le chemin n'est pas très praticable, car les pluies et le charroi des grumes l'ont raviné, mais tout le monde marche en silence. Nous arrivons au lieu-dit "Col des Herins". là il y a un blockhaus de la guerre 14 et c'est là que l'on couche sur de la fougère. Je suis présenté au chef de centurie et je fais la connaissance de 70 ou 80 jeunes qui sont déjà là, aussi maigres que moi. C'est le Lieutenant Félix qui commande à ce moment-là la centurie, Jean Serge le lieutenant, parti en mission, ne rentrera que quelques jours plus tard. Ce temps suffira pour que Monsieur Félix me fasse mes trois dernières piqûres.

Je m'installe près de mes camarades, nous couchons sur la fougère et là je comprends pourquoi à Celles au restaurant on me servit une bonne assiette de soupe, car j'étais arrivé au maquis après la soupe, cela devait être prévu comme cela.

Il n'y a pas beaucoup d'armes, pas beaucoup de ravitaillement, presque plus de couvertures, enfin ce qu'il y a de sûr c'est que tout le monde est logé à la même enseigne et personne ne se plaint.

Le réveil se fait à 6 heures, un peu de culture physique, après chacun fait sa toilette, et l'on boit le jus. A signaler qu'à l'endroit où nous sommes, il n'y a qu'une petite source, dont le débit est un filet d'eau. Pour remplir une lessiveuse, il faut la nuit, donc pour faire le jus et la soupe c'est juste, pour la toilette aussi, défense de gaspiller l'eau et d'aller à la source pendant le remplissage de la lessiveuse.

A 8 heures, lever des couleurs. Après instruction militaire, théorie et pratique. Repas à 12 h 30. Libre jusqu'à 15 heures. Ensuite la soupe et coucher vers 21 heures.

Trois jours après mon arrivée Jean Serge (lieutenant de la 1ère Centurie) revient de mission. Là, j'assiste sans rien y comprendre à ce moment-là, à une mise au point entre Félix et lui, devant toute la centurie réunie. Après avoir reproché à Jean Serge son abandon de la centurie pendant six jours, ce dernier expose rapidement son déplacement, pour supprimer un espion dangereux ; il signale qu'une erreur a aiguillé le pharmacien sur nous alors qu'il devait aller à la deuxième centurie. Il allait donc rejoindre l'autre camp dans le courant de l'après-midi avec ses compagnons. Tout rentrait dans l'ordre. Je conclus bien vite qu'il ne fallait pas discuter, mais exécuter ce que l'on nous commandait.

Par la suite, après avoir fait connaissance avec Jean Serge, je fus affecté à la deuxième vingtaine (vingtaine Alphonse Sixaine Paul) avec le nom de Pierrot qui, plus tard, sera accompagné de "Sac d'os", nom donné par Jean Laurent, adjoint à notre vingtaine, vu ma maigreur.

Peu de temps après mon arrivée, un agent de liaison, Herry, vient au début de la journée annoncer le premier parachutage pour la nuit du 11 au 12 Août. Le lieutenant confie la garde du camp au Caporal Camille avec 15 hommes armés de cinq fusils Lebel et les autres de baïonnettes.

A 6 heures du matin, le reste de la centurie, environ 60 hommes équipés d'un armement de fortune prend la direction de Moussey précédés par deux éclaireurs : Paul Siger et Raymond Freyermuth du corps franc. Après avoir franchi le Rabodeau sans encombre, entre Moussey et la Petite Raon, nous nous engageons dans la forêt du Mont. Nous arrivons aux environs de midi sur le terrain où nous nous camouflons.

En attendant la nuit, je suis chargé de récupérer et de canaliser les gars de Moussey qui viennent pour nous aider à ramasser les containers. Armé d'un vieux mousqueton avec 15 cartouches, je les récupère dès leur arrivée par petits paquets, se croyant à la foire, et discutant bruyamment. A mon appel, ils se dirigent vers moi, là je leur dis de faire silence et les somme de se diriger vers tel endroit. Je suis de garde en ce coin et je crois qu'il y a un kilomètre de vide où j'aperçois tout ce qui se passe. La nuit arrive. Pas de parachutage. A présent nous sommes deux centuries plus les gars montés de la vallée. Nous passons la nuit sur nos gardes et attendons encore la journée entière sur le terrain, ou du moins dans le bois. Vers minuit, nous entendons un bruit d'avion. Après avoir allumé les feux (les flammes hautes éclairent le terrain) et avoir fait les signaux en morse avec une lampe électrique, l'avion passe au-dessus de nous. Il revient, parachute des hommes ou plutôt des S.A.S. dont un français, le capitaine Barraud et 12 S.A.S., dont un est blessé. Les feux sont éteints. Quand le bruit d'un avion se fait entendre à nouveau, vite les feux sont rallumés. Quelques instants après, la même manœuvre, c'est une série de lourds containers que l'avion largue et qui tombent lourdement sur le sol.

Tous les groupes récupèrent les tubes, les portent à un endroit désigné. Les parachutes sont pliés et mis en tas, les feux éteints, le rassemblement se fait, sauf l'anglais blessé, rien ne manque.

Après la répartition du matériel, les hommes se mettent en route, chacun porte environ 20 kilos. La colonne fait à peu près un kilomètre de longueur. En tête, le garde de Moussey, Freiss et le capitaine Rivière, une section de protection, et les anglais. Moi je porte du matériel, une section ferme la colonne.

Très lentement, les guides entraînent la colonne dans les profondeurs de la forêt du "Bois du Mont". D'abord une courte, mais pénible escalade de la crête jusqu'au chemin qui contourne le piton, la descente sur le vallon du Harcholet, la remontée sur la "Côte des Chênes" puis encore la descente sur la vallée du Rabodeau, près de la maison forestière de "Haie l'abbé" d'où sur

l'autre versant débouche le sentier qui mène au "Jardin David".

Les haltes obligatoires sont fréquentes, les charges sont lourdes et incommodes à porter, il faut laisser souffler les hommes. Dans les quelques fermes qu'on ne peut éviter, les habitants affolés de voir l'impressionnant défilé s'enferment à double tour. Avant d'entrer dans la forêt, sur le sentier du "Jardin David" en bas dans la vallée, l'on voit en face de la lisière de la forêt un ruisseau, un pré abrupt. De lui jusqu'en bas, un interminable serpentin d'hommes se suivant à quelques mètres de distance, empruntent les lacets du sentier.

A gauche et à droite sur la route, la section de protection assure le passage et pointe ses mitraillettes neuves en aval et en amont pour parer à toute surprise.

Mais tout se passe bien, la montée est dure, très dense, les haltes se font plus rapprochées, le transport de l'anglais blessé est de plus en plus difficile. Enfin, épuisés, les hommes atteignent le "Jardin David".

Les anglais, eux, peu habitués à la marche en montagne, sont plus fatigués encore. Ils s'installent sous les arbres et dorment profondément.

Le "Jardin David" avec ses hautes herbes, ses buissons rabougris et sa bordure de hauts sapins, présente un tableau pittoresque qui rappelle le campement des bohémiens dans "Carmen".

Par groupes, les hommes se reposent, dans les positions les plus variées, tandis que

sur les quatre sentiers qui se croisent sur cette crête, des sentinelles veillent à la sécurité des dormeurs. Après rassemblement des armes et des munitions, après inventaire, distribution des armes et munitions à ceux qui n'en ont pas. Je reçois un fusil, je prends des bandes de cartouches en toile faciles à porter et reçois un sac à terre de cartouches pour fusil mitrailleur.

Dès notre départ du terrain de parachutage nommé "Anatomie", une équipe fait disparaître tous les restes, containers ouverts, parachutes et traces des feux afin de ne pas attirer l'attention des allemands.

Sitôt la distribution et l'armement des deux centuries, les hommes de Moussey et de la vallée de Celles rentrent chez eux, les centuries des maquis regagnent leurs emplacements. La réserve des munitions est camouflée sous une roche dans les "Brocards" à égale distance des deux maquis.

A signaler ce fait qui aura de grandes répercussions par la suite lors du départ du parachutage au "Bois du Mont" à la 2ème centurie, le capitaine Marc et Rivière montent à la 2ème centurie à la côte 722. Là, ils laissent leurs sacs sous la garde de quelques hommes qui assurent la surveillance du camp pendant leur absence, lors de ces opérations. Marc, qui était descendu à Raon l'Etape en vue d'une réunion d'Etatmajor, a dû s'aliter, s'étant foulé sérieusement le genou dans une descente. Il n'a de ce fait pu retourner à la côte 722 et ramener les sacs comme c'était convenu : retard qui aura de graves conséquences.

L'attaque allemande des 17, 18 août au Jardin David...

Aussitôt le partage fait, nous reprenons la direction du "Col des Herins", deux heures après, nous regagnons notre camp; là, après avoir mangé, nous prenons un repos bien gagné.

Le lendemain, les allemands occupent les deux vallées et commencent leurs arrestations et déportations.

Le 16 août au soir, la Wehrmacht inonde la vallée de ses hommes, il y a de l'artillerie, de l'aviation d'observation, de l'infanterie. Des autos-mitrailleuses tiennent les cols. L'ennemi est renseigné sur les emplacements approximatifs que tient le maquis, ses troupes n'opérant que dans la partie supérieure de la vallée de la Plaine, où le GMA a concentré ses effectifs... et ses stocks : cette dernière erreur lui vaudra d'avoir faim dans les semaines à venir.

Le 17 août, vers 9 heures a lieu le premier accrochage. A la deuxième centurie la situation est critique, une part importante de l'armement parachuté le 15 n'est pas en état de servir, fusils et fusils-mitrailleurs sont arrivés figés dans une graisse terriblement consistante et sont inutilisables tels quels. Depuis quelques jours, on n'a pu trouver les heures de nettoyage indispensables à leur mise en état! Les grenades sont également inutilisables pour la plupart... De plus Félix, le chef de la 2ème centurie, à la garde duquel le groupe S.A.S. a été confié, a reçu l'ordre formel d'éviter le combat, tout accrochage pouvant révéler à l'ennemi la présence des parachutistes britanniques et lui mettre ainsi la puce à l'oreille quant à l'importance du maquis et de ses projets.

Pendant ce temps, les colonnes ennemies montent de la vallée. Les hommes s'inquiètent, le départ est fébrile, trop de pensées tourbillonnent dans les crânes; on oublie le sac du capitaine Marc, où s'empilent les archives de "la résistance Alsacienne". On oublie même de l'argent.

La centurie s'effiloche et se glisse en silence vers le Sud. Soudain, au lieu-dit "Le Calvaire" en pleine forêt, le groupe de tête s'arrête et prévient qu'il entend monter. Les hommes se rangent de chaque côté du sentier; un F.M. est mis en batterie.

Brusquement, les allemands débouchent à la vue des maquisards. Des coups de feu éclatent, un allemand s'écroule. Aussitôt, l'ennemi ouvre un feu d'enfer, le F.M. en batterie, bloqué par un enrayage essaie vainement de riposter, le désarroi règne, la panique s'empare des hommes. La centurie Félix éclate, se disperse, s'éparpille à jamais. Les S.A.S. livrés à sa garde ont disparu.

L'attaque du 17 août a eu en effet une conséquence plus grande encore que la saisie des documents de Marc et la dispersion de la centurie Félix. Des S.A.S. ont été faits prisonniers, ainsi que des civils. Le 19 au matin, les civils sont conduits par petits paquets aux alentours de la "Sciotte" et fusillés dans le dos, isolément, par deux, ou par trois, alors qu'ils gravissent la pente.

Pendant ce temps, la tranquillité ne règne

pas à la Centurie Jean Serge. Tout autour l'ennemi menace, s'immisce dans la forêt. On suppose le Colonel Maximum tombé entre ses mains, et on ne sait trop quelles décisions prendre, vu les ordres d'extrême prudence qu'il a renouvelés à son passage. Ce lointain état-major de la Résistance Alsacienne est bien embêtant avec ses projets ténébreux et ses consignes d'inertie. Fait assez rare, Serge lui-même hésite.

Un lieutenant parachutiste français. Henri Gerber, se trouve là, à moitié comme prisonnier. On l'a pris pour un suspect et il est question de l'exécuter. Les quiproquos de ce genre ne sont pas rares dans le maquis. Comme Barraud, M. Gerber originaire de Baccarat, a fui la France par l'Espagne. Chargé de mission de seconde classe, soit lieutenant, il a été parachuté le 8 juillet 44 dans un maquis de la région de Troyes. Fait extraordinaire, il est littéralement tombé sur les épaules d'un de ses camarades d'enfance, lorrain lui aussi, qui se trouvait là par le plus grand des hasards. Il est impossible de décrire le saisissement de M. Gerber qui, à peine arrivé au sol, en pleine nuit, dans une région qu'il ne connaît pas, s'entendit interpeller par son nom. Il a été chargé par le BCRA de se mettre en contact avec les groupes de résistance essayant d'agir en liaison avec l'Alsace. C'est pourquoi il gagnera la région de Raon l'Etape et contactera la Résistance Alsacienne. Il s'offre à aller reconnaître les forces ennemies encerclant la centurie Félix. Serge accepte. Quelques heures plus tard Gerber revient et rend compte de la

situation et de l'importance des forces allemandes qui cernent les abords du "Jardin David" où pense-t-on se trouve toujours la centurie Félix. Cet utile acte de dévouement pas plus que le don de son poste émetteur au GMA ne suffira à laver Gerber du soupçon qui pèse sur lui, si bien qu'il sera contraint de s'évader de la centurie Serge pour échapper à l'exécution. H. Gerber ira alors offrir ses services - pour un temps - au maquis de la région de Gérardmer, qui faillira bien enregistrer sa mort. Nous le verrons réapparaître dans l'histoire du GMA. Je l'ai gardé pendant qu'il était prisonnier au Col des Hérins, il m'avait dit qui il était, il était accompagné de son camarade Epers de Troyes.

Aussitôt la centurie Félix dispersée, Jean Serge envoie des patrouilles pour essayer de récupérer les gars qui se sont éparpillés dans la montagne. Lui-même réussit à en récupérer non sans escarmouches, les allemands étant partout.

L'Etat-major prend la décision d'évacuer la 1^{inc} centurie, vers le piton de Vohnë. Les jours avant, nous étions toujours sur le quivive, surtout la nuit, les longues nuits où dans la montagne tout remue. Dès que l'on est de garde, on croit toujours qu'il y a quelqu'un, de plus dans la nuit noire, il faut faire très attention pour ne pas tirer et donner l'éveil.

La colonne se forme, nous emmenons tout notre armement et notre matériel. Toujours l'un derrière l'autre, nous stoppons dans une petite dépression qui nous met à l'abri des vues afin d'y passer la journée. La nuit venue nous reprenons la marche pour traverser la vallée. Avec précaution mais sans ennui, nous atteignons alors les "Roches de Vohnë" à quelques kilomètres au Sud-Ouest de Celles sur Plaine.

A Lajus, chez Mademoiselle Humbert, est installé l'Etat-major. Nous sommes désignés pour la protection, nous montons la garde près d'un transformateur. Entretemps, à quelques pas de là, il y a des pommiers; comme nous avons faim, nous goûtons ses pommes, mais elles sont trop vertes, dommage!

Pendant tout ce temps, les allemands effectuent des rafles à Moussey, la Petite Raon, Pexonne, et déportent tous les hommes.

Les alliés ayant pris Nancy se dirigent sur Lunéville. A présent les allemands ont d'autres soucis, entre autres celui de franchir le Rhin le plus rapidement possible. Ce jour-là aussi, les civils ont la satisfaction de voir passer une colonne de miliciens français, avec l'air de bêtes fauves traquées. Un homme armé sur chaque garde-boue, les mitraillettes braquées à chaque fenêtre, vraiment ils font une sale gueule. On les sent prêts à tirer au moindre geste suspect, voire au moindre sourire. Dans les voitures, il y a des femmes, même des enfants, il n'y a pas à dire, c'est bien la débâcle.

Effectivement, les passages d'allemands se raréfient pour devenir nuls. Est-ce la fin ? Non, hélas! Ce ne sera que le commencement. Mais pour l'instant, c'est le calme, le

grand calme, le vide absolu.

Pendant cette période est donné l'ordre de capturer Fuchs et les deux miliciennes de Pexonne; elles sont amenées au maquis, et on leur coupe les cheveux. Ces deux filles sont confiées à la garde d'Alphonse, notre chef de vingtaine, en attendant d'être remises à la justice française. Alphonse veut les fusiller, mais sur ordre catégorique, il faut les garder. Cette erreur coûtera cher au maquis.

Pendant ce temps, deux miliciens sont arrêtés et passés par les armes – Michel et Richard – de même que beaucoup d'imprudences ont lieu, avec répétition à Pexonne, comme monter au maquis en plein jour, et rentrer le soir, rafles de tabac, beaucoup de vantardises et racontars, qui seront exploités par la milice et la Gestapo, revenus en force dans le coin.

Suite à ses opérations, le maquis a franchi la route Raon l'Etape - Neufmaisons aux environs de "Rouge Vetu" et s'est installé à la basse "St-Jean" dans la forêt du "Petit Reclos". Il se rapprochait du terrain de parachutages près de Veney, nommé "Pédale" en s'avançant au cœur du dernier bastion forestier, déjà clairsemé, sillonné de chemins beaucoup moins sûrs que les sous-bois abrupts et centenaires du "Jardin David" ou du "Haut des Hérins".

Les 27, 28, 29, 30 août arrivent au camp St-Jean environ 300 hommes dont la moitié à peine est armée.

Le 31 août arrive le message de la BBC "Le beau pré est trop long". C'est donc pour ce

soir, mais dans la journée il y a des accrochages avec la Gestapo à Rouge Vetu.

Vers 10 heures du soir, les centuries sont en plein décrochage. Les hommes se mettent en place sur le terrain de parachutage. l'attente dure jusque trois heures du matin. 25 S.A.S. commandés par un lieutenantcolonel Franck sautent, un officier français est également parachuté (le commandant Derringer) au premier passage.

Au deuxième passage, un container de plastique saute semant l'inquiétude. Le désordre règne, certains dérobent du chocolat, des équipements, voire de l'argent, un russe mange du plastic. Il meurt empoisonné, dans des souffrances terribles, bavant, comme un cheval qui a la rage.

Au cours de ce parachutage, sous les ordres du Major Povell, 70 à 80 Allemands présents se passait, avec ordre de ne pas attaquer. sachant que deux jours après, il y aurait un gros parachutage de matériel et d'hommes. Ces derniers au courant par un chef du GMA milicien, Henry Meyer, devaient prendre tout, c'est-à-dire matériel et hommes. Cela ne s'est pas passé comme ils le crovaient.

Les containers sont récupérés. Peu après. Fuchs le milicien, capturé la veille, essaye de profiter de la nuit de la confusion pour s'enfuir. Rattrapé par Serayet qui lui lâche une rafale de mitraillette. A ce moment, le vovant courir, un russe interpelle en allemand. Aussitôt un feu nourri se déclenche. Les balles sifflent dans tous les sens,

croyant à une attaque allemande, Fifi est blessé légèrement au bras. Baraud ramène le calme. S'avançant droit sur Fuchs le colt à la main, il l'abat sur place. Les camarades le fouillent, lui enlèvent ses bottes et le jettent dans le fossé dans ménagement. Lorsqu'ils reviennent peu après, le corps a disparu, nous verrons par la suite pourquoi.

Serge vient et constate au petit jour que les centuries chargées du transport des caisses les ont mises à sac et les hommes sont tous équipés sans esprit de répartition et d'entraide élémentaire. Beaucoup de gars venus sans armes maugréent à haute voix. Baraud leur signifie que ceux qui veulent rentrer chez eux peuvent quitter de suite, qu'il est encore temps. J'ai vu des gars venir à ce parachutage après l'ordre de mobilisation générale dans la vallée, chaussées de chaussures basses en gabarsurveillaient la façon dont cela dine et avec une valise, incroyable mais

> Marc n'était toujours pas là pour donner les ordres, Baraud décide de conduire les centuries à quelques kilomètres du terrain "Pédale".

> Pendant ce temps, une équipe cache les containers parachutés et le reste qui traîne en pagaille, je me souviendrai longtemps de la vue des cartes de rationnement, au nom de la commune de Vacqueville, éparpillées. J'en profite pour récupérer une gamelle rectangulaire anglaise et une cuillère, car je mangeais la soupe dans une boite de pylchars en la lapant, n'ayant pas de cuillère ni de fourchette ni de couteau.

Je récupère également une boite de riz au pudding qui, mise en réserve, sera mangée d'une façon rapide et dans de nouvelles conditions. En plus, j'avais récupéré deux chemises anglaises sans col et les avais mises sous ma chemise, pour ne pas avoir froid, mais lorsque le maquis a été dissout, après avoir été arrêté plusieurs fois au Clairupt, je ne me suis aperçu que j'avais ça sur le dos que lorsque je me suis lavé chez mes parents. Quand je suis rentré je me suis dit : "Si j'avais été fouillé, que se serait-il passé ?"

Dès notre arrivée à notre nouveau cantonnement provisoire, un émissaire arrive et demande à Baraud de fournir aux Anglais une équipe de protection. Après bien des palabres – et à regret – Jean Serge s'exécute de mauvaise grâce et envoie une vingtaine sous les ordres de Marcel Perrin, du fait qu'à la première centurie il ne reste que 80 hommes environ.

Les miliciennes partent à la baraque avec la vingtaine Marcel.

Peu après, nous partons vers Lajus (où nous étions avant) mais pendant ce temps, à la cense de Cœur (cet établissement tenu par les sœurs) un individu marchant pieds nus s'était présenté pour demander à manger. Il avait l'air, paraît-il, d'un drôle de type. D'après le signalement donné par la sœur, il correspond à celui de Fuchs. Personne ne s'est aperçu s'il était blessé.

Vers midi, un avion d'observation survole la forêt, soudain un obus explose, suivi d'autres, les allemands tirent sur notre ancien camp. Le soir du 1er septembre, la pluie se met à tomber, démoralisant les hommes, qui n'ont pas l'habitude d'être aux intempéries.

Le lendemain 2 septembre, le PC francoanglais s'installe à la ferme de "La Barraque".

Le jour même, le capitaine Rivière passe l'ordre de mobilisation aux centuries tenues en réserve, le parachutage étant prévu dans la nuit du 3 au 4 septembre. La plupart de ces volontaires ont entre 30 et 40 ans. Malheureusement, le mauvais temps ne cesse pas. La pluie, le brouillard, le froid découragent bon nombre d'hommes venus sans conviction. Après un complément de munitions supplémentaires, nous débouchons sur l'emplacement de parachutage vers 21 heures, accompagnés depuis le matin par une petite pluie persistante, très désagréable.

Six ou sept cents résistants s'y trouvaient déjà, attendant stoïquement sous le crachin le moment d'agir. Quelques-uns nous voyant arriver s'étonnent de notre harnachement, certains poussent même l'ironie en nous disant, sur le ton du ridicule :

"Outillés comme vous êtes, vous pouvez tenir un assaut de plusieurs heures." Personne ne relève l'allusion.

Jean Serge nous dispose afin d'assurer la protection du terrain et du parachutage.

Le ciel venait de s'éclaircir, nous attendons avec confiance. A 11 heures du soir, Baraud et Marc commandent à leurs cen-

turies de se mettre en route vers le terrain "Pédale". Les hommes traversent les champs en silence, puis se laissent placer docilement aux alentours, suivant les ordres reçus. La nuit est belle et froide, le ciel est très clair et semble promettre la réussite de l'opération. Au PC à la ferme de "la Barraque" l'Etat-major de la Résistance Alsacienne attend anxieusement.

Hélas ! le Colonel Frenck reçoit un message annonçant que par suite d'intempéries sur la Manche, l'opération est remise à la nuit suivante. Le coup est dur. Les chefs de la Résistance Alsacienne songent aux multiples imprudences que l'ordre de mobilisation a déclenchées : le secret pourra-t-il être suffisamment gardé jusqu'au lendemain ? Et comment vont réagir les 800 hommes qui guettent le parachutage ?

Le commandant Duringer, futur chef des groupes de centuries a pleinement l'étoffe d'un responsable. Il entend que la mise en scène de ce soir ne soit point perdue. Il ne donne pas immédiatement le contre-ordre dans les centuries, cela servira à faire une utile répétition générale. Il se souvient trop bien de la bagarre qui a salué son arrivée en France, il y a quelques jours, suite à la tentative d'évasion de Fuchs.

Il inspecte le dispositif, donnant des conseils. Ensuite il rassemble les officiers présents et donne ses conclusions.

Il est convenu d'aller se mettre à l'abri dans la ferme de Viombois jusqu'au lever du jour, et au petit matin nous regagnerons nos emplacements. En apprenant la nouvelle de la remise du parachutage, les hommes excédés murmurent. Certains expriment à haute voix leurs doutes quant à l'organisation et à l'efficacité du GMA. D'autres songent que l'ennemi gîte en force tout à côté et regrettent d'être venus se fourvoyer dans une semblable aventure. Beaucoup d'hommes voulaient repartir en attendant que les armes soient parachutées, ceux-ci étaient les plus sages.

Ce n'est pas sans difficulté que les 800 hommes reprennent le chemin de Viombois. Ces gens désarmés pensent que s'ils ne prennent pas immédiatement l'avantage sur l'ennemi, ce sera l'ennemi qui le prendra sur eux, ils tremblent pour leurs parents, leurs biens, leurs vies. Ils sentent confusément qu'ils vont au piège.

A trois heures du matin, les centuries sont à nouveau rangées dans la ferme de Viombois.

Les pièces du rez-de-chaussée, la grange abandonnée, le grenier à foin sont remplis d'une foule grouillante qui s'installe. Ser-rés les uns contre les autres pour se réchauffer, bientôt tous ces hommes transis dorment et se reposent de la fatigue de la journée. Notre vingtaine se trouve à la cave, nous sommes de garde chacun à notre tour. Cela fait que nous n'avons pas beaucoup de repos.

A l'aube voyant que personne ne bouge, Jean-Serge aborde le capitaine Marc pour lui rappeler que nous devons évacuer la ferme avant le lever du jour. Réponse négative. Il part à "La Barraque" pour essayer de récupérer sa vingtaine et ne reviendra que dans la matinée.

Revenons un peu en arrière. Le 2 septembre, le lieutenant parachuté H. Gerber, que Serge pensait exécuter comme suspect et qui vient de vivre une suite mouvementée et périlleuse d'aventures dans le maquis de Gérardmer, rentre en grâce auprès de la Résistance Alsacienne. Il a été chargé par le Colonel Maximum d'enquêter sur la sécurité dans la région de Veney, Vacqueville, Neufmaisons.

H. Gerber ne trouve personne au rendezvous "Au chêne de la Vierge", rien d'autre que quelques verres, et un tonnelet de vin... Gerber rejoint le P.C. du Colonel Maximum, et lui annonce les résultats de sa mission. Il n'y a pas de troupes cantonnées dans les villages aux abords de "Pédale" mais à Veney on raconte que le maquis est trahi et

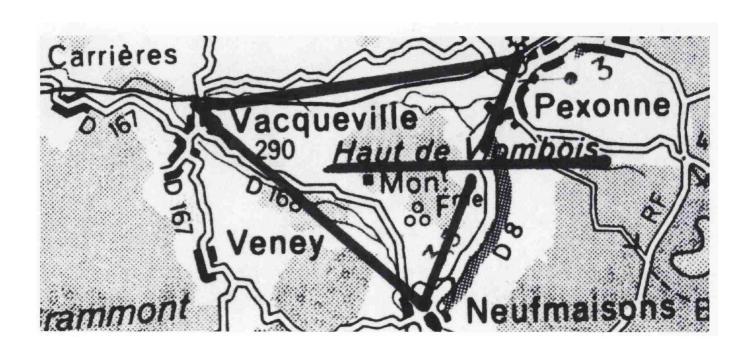
va se faire attaquer incessamment.

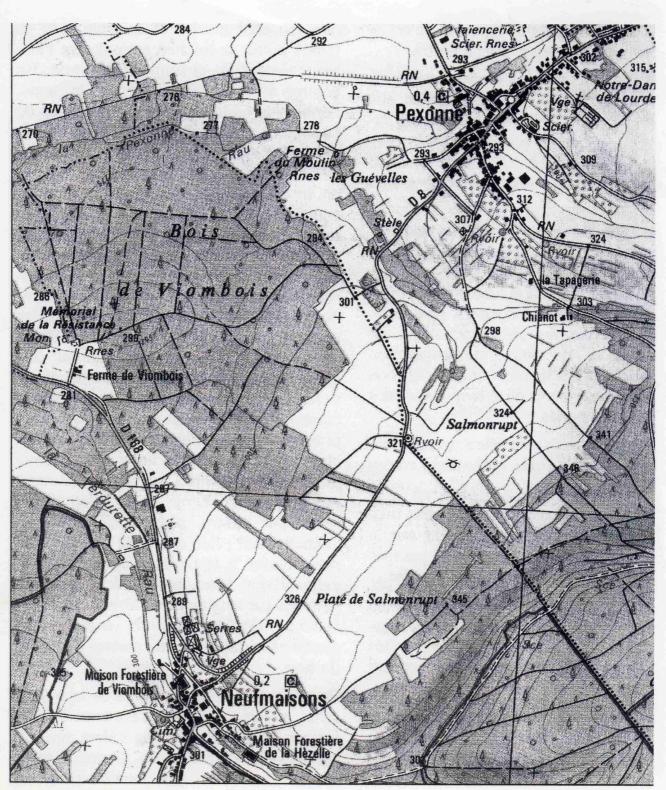
La bataille

Se représente-t-on 800 hommes sans armes, entassés dans une tâche forestière d'un kilomètre carré, isolée entre trois gros villages : Neufmaisons, Vacqueville, Pexonne.

C'est dans un véritable camp de prisonniers que se sont fourvoyées les centuries ! Au Nord, le triangle, dont la pointe est approximativement tournée vers le Sud, est verrouillé de Vacqueville à Pexonne par la voie ferrée Baccarat - Badonviller et la route qui la double ; à l'Est, de Pexonne à Neufmaisons, par la route de grande communication Raon l'Etape-Badonviller ; à l'Ouest de Neufmaisons à Vacqueville, par le chemin vicinal et la Verdurette. Partout, autour du maigre bois où attendent les hommes, des champs agricoles, c'est-à-dire des plans de feu faciles à battre.

Le « triangle » de Viombois





Carte IGN@ Top 25 3616 OT 1: 25000

La ferme de Viombois se trouve approximativement au Sud du groupe forestier, elle est inoccupée. Accrochée en lisière, audessus du val de la Verdurette... Un chemin de terre de 150 à 200 mètres descend de la ferme vers la route Neufmaisons-Vacqueville.

Au réveil à la ferme de Viombois, le capitaine Baraud et le lieutenant Henry demandent au capitaine Marc ses intentions à l'égard des centuries. Marc ne voit qu'une solution: rester sur place et se camoufler, il pense que rejoindre le terrain de parachutage est impossible vu le nombre d'hommes non entraînés à la discipline. Donc interdiction de sortir des bâtiments de la ferme pour ceux qui y sont camouflés.

Camouflage des sentinelles obligatoire, quelques F.M. sont mis en batterie autour de la ferme.

Le 4 septembre dans la matinée, des divisions ennemies fraîches déferlent sur le versant vosgien, occupant les vallées jusque Baccarat et le col de la Chipotte.

Vers 9 h15 un cultivateur de Vacqueville, Monsieur Suscet, vient prévenir le passage d'une colonne de jeunes hitlériens, enrôlés dans l'organisation Todt. Cette colonne passe peu de temps après.

Vers 10 heures sur la route Neufmaisons-Vacqueville passe une traction avant de la Werhrmacht avec un homme armé sur chaque aile, la voiture ralentit puis continue son chemin vers Vacqueville. Peu de temps après, la traction revient vers l'embranchement du chemin de la ferme. Un homme de la voiture monte vers la ferme, l'arme à la bretelle, arrive à 10 mètres du bâtiment et brusquement sans raison apparente, fait demi-tour... Aussitôt une arme automatique le prend à partie déclenchant un tir aussi nourri que superflu, l'homme court, zigzague, trébuche et tombe, ses trois camarades s'aplatissent dans le fossé près de la traction avant transformée en écumoire. Les allemands seront faits prisonniers, et la traction sera remontée près du grand chêne, chacun poussant pour dégager le plus vite possible les alentours de la ferme. Je récupère à l'intérieur une belle couverture de laine blanche et un petit couteau, cela peut servir. Après camouflage de la voiture, interrogatoire des prisonniers qui étaient chargés de rechercher une coupure de la ligne téléphonique qui relie leur central au terrain de radio repérage de Montigny. Ils sont venus à la ferme par hasard, pensant y trouver du ravitaillement ; l'un d'eux est assez grièvement blessé à la poitrine. Aussitôt après cette affaire, Marc fait disperser tous les hommes par vingtaines en forêt au Nord de la ferme, les F.M. sont mis en place, des guetteurs installés un peu partout en lisière du bois. Peu de temps après l'attaque de la voiture

arrive un fort contingent d'hommes de Celles sur Plaine. Un peu de calme revient, accompagné de confiance. L'ennemi semble ne pas avoir entendu les retentissantes rafales qui se sont acharnées sur la Citroën. Les hommes attendent, quelquesuns se restaurent avec les provisions qu'ils ont amenées. Les autres, dont je suis, guettent un repas illusoire. Depuis long-temps les maquisards du GMA ont faim, beaucoup de stocks sont restés entassés aux environs de Vexaincourt. Bien souvent c'est avec quelques dizaines de kilos de pain que Stequaire sauve de la médiocrité le menu des maquisards, piètrement honorés de choux et de carottes.

Vers 13 heures apparaît sur la route venant de Vacqueville la voiture de ravitaillement des hommes de l'organisation Todt qui sont passés le matin. La voiture est conduite par son propriétaire Lucien Valentin de Vacqueville, requis pour transporter le personnel et le matériel des cuisines jusqu'à Neufmaisons. Un civil allemand et trois allemandes auxiliaires de l'armée veillent sur les vivres. Derrière suivent à bicyclette deux officiers de l'organisation Todt. Un homme de garde tire un coup de feu en direction du convoi. Aussitôt les F.M. ouvrent le feu de plus belle. Un cheval est tué, l'autre blessé. Ce cheval va rester sur place et sera récupéré le lendemain par son propriétaire, après toute la bataille et sera sauvé.

Fait extraordinaire, le feu des F.M., une fois encore, ne semble pas avoir attiré l'attention de l'ennemi qui occupe les villages proches de Vacqueville et Neufmaisons, car à une demi-heure d'intervalle arrivent, sur la route, traînant une voiture à bras chargée de matériel téléphonique, une demi-douzaine de jeunes hitlériens. Nouvelles innombrables et retentissantes rafa-

les. Un jeune hitlérien est tué, les cinq autres capturés, amenés à la ferme, collés au mur et interrogés. Ils répondent avec beaucoup plus de fierté et de dignité que les prisonniers précédents. J'assiste à cet interrogatoire, étant en alerte avec la vingtaine. L'aîné, 15-16 ans, le plus jeune 12-13 ans. Il a une bonne tête de gosse éveillé. Questionné le premier, il raconte assez facilement ce qu'il sait, l'aîné de la bande se tourne alors vers lui et sans hésiter lui envoie à la volée une gifle retentissante. L'officier qui fait l'interrogatoire lui renvoie une taloche tout aussi retentissante. Les F.M. recommencent à tirer, par trois fois. Ca sent le roussi. A présent, on aperçoit arrivant de Pexonne une douzaine de cyclistes de la Werhrmacht accompagnés d'un motocycliste ; leur tactique est simple, pendant qu'ils accrocheront les armes automatiques et les patrouilles du G.M.A, des camions débarqueront sur la route plusieurs centaines de leurs camarades. En même temps d'autres soldats allemands. en majorité des éléments de la Luftwaffe, jeunes recrues du 91^{ème} régiment hâtivement dressées à la lutte contre les parachutistes, traversent Pexonne, manches retroussées, souriants enthousiastes, des bandes de cartouches au cou et leurs longs F.M. sur l'épaule. Ils gagnent le Nord de la tache forestière d'où ils vont attaquer en direction de la ferme.

Pendant ce temps, Marc envoie des patrouilles en reconnaissance, les allemands semblent occuper la côte 323 contre Neufmaisons. Leurs positions sont excellentes : dissimulés par les arbres fruitiers, ils dominent la ferme de Viombois distante d'un kilomètre environ. Serge se porte rapidement au devant de l'ennemi et l'engage dans ce secteur. Il a tué ou dispersé les assaillants tout en ne perdant que deux hommes. Jean-Marie se dirige vers le Sud par les oseraies. Au cours de cette patrouille, Serge, qui est habillé d'une tenue anglaise, est pris pour un officier de l'organisation Todt par un allemand crédule ou myope : "Todt ?" crie-t-il. Serge se tournant légèrement de côté pour que l'autre prenne son brassard FFI pour le classique brassard à croix gammée, répond "Ja Ja". - Papiers ?

— Ya." Serge se fouille tout en faisant signe discrètement à ses gars couchés à proximité: "Attention les gars, quand il sera à bon-

ne portée, allez-y!"

L'allemand tombe comme une quille, la chance et le courage de Serge sont exprimés par cet autre fait : une balle lui coupe une cigarette qu'il a aux lèvres. Sans se démonter il range le mégot dans une de ses poches, disant : "c'est un souvenir".

Serge rentre à la ferme, donnant de précieux renseignements. Jean-Marie ne peut se dégager. Rampant dans le ruisseau, il arrivera à s'en sortir.

Soudain des coups de feu et des rafales éclatent en plein Nord, à présent des rafales de l'ennemi hachent le couvert, des volées de balles de plus en plus nourries battent les alentours de la ferme.

Derrière la ferme les hommes refluent en

courant, c'est à ce moment que nous prenons position ; il est temps. Les allemands arrivent, balayant de rafales les troupeaux de fuyards qui se précipitent vers la ferme. Parmi eux on entend des coups de fusil de chasse et les derniers hommes passent près de nous en disant : "les boches, les boches!".

A ce moment, les allemands arrivent. Nous ouvrons le feu. Le F.M. est servi par un alsacien, Jelly Alphonse, déserteur de la Wehrmacht. Il se battra comme un lion, et tombera à mes côtés, la cuisse arrachée par une rafale.

Les allemands arrivent à 5 ou 6 mètres de nous ; là nous les clouons au sol pour toujours. Ils se jettent à l'assaut en hurlant, mais n'arrivent pas à percer. Nous perdons notre chef de groupe Alphonse. Peu après le capitaine Barraud est tué lui aussi. Jean Serge neutralise une mitrailleuse qui nous gène par son tir. Depuis 3 heures de l'après-midi, mon F.M. crache presque sans arrêt et l'Alsacien qui l'approvisionne nous renseigne sur les ordres allemands, et cela est utile. A un certain moment le canon du F.M. est rouge. Pendant une accalmie avec un morceau de toile de parachute nous le démontons. Je pensais avoir celui de rechange mais celui qui était chargé de ce canon ne sait pas ce qu'il en a fait. Pour refroidir le premier, je pisse dessus! A la guerre comme à la guerre ! Et nous le remettons en place. Il est temps! Les allemands se jettent de nouveau à l'assaut avec une grande violence; il faut faire vite pour tirer au fusil et remplir les chargeurs

du F.M. Les munitions baissent rapidement, on se pose des questions, en auronsnous assez ?

Pendant le combat, le capitaine Marc décide d'aller chercher des renforts à la ferme de "la Barraque". Il prend avec lui des volontaires qui vont devoir traverser la prairie dénudée sur toute sa longueur. Ils réussiront, mais après bien des péripéties arriveront à Bertrichamps, où il désarmera ses hommes. Sans motif. Peu après, l'attaque redouble de violence, c'est à ce moment que le tireur du F.M., Alphonse Jelly, est blessé, emmené dans la ferme, il a la cuisse fracassée et le bassin ouvert. Fou de douleur, il essaie de se suicider. L'abbé lui arrache à temps son pistolet. Il mourra par la suite. Il est remplacé par le Ch'timi. Des blessés, il y en a partout. Peu après, c'est Lucien : il est blessé au côté. Il sera sauvé grâce aux infirmières allemandes. Vers 9 heures, dans un silence impressionnant, l'aumônier, Monsieur l'Abbé Paillet donne l'absolution générale.

Au début de l'attaque, les combattants avaient reçu un quart de vin, je ne sais ce qu'il contenait, moi je n'en ai pas voulu, mais par la suite, l'odeur de la poudre par moment se transformant par son ampleur en fumée, nous saoule, cela fait drôle de se sentir dans cet état.

A cet instant, les attaques allemandes atteignent un degré d'intensité inouï, l'ennemi tente d'enlever la ferme. Derrière la ferme où je me trouve, ils attaquent à grand renfort de cris et de hurlements de fauves. Des balles explosives et incendiaires allument le foin dans la ferme. Un blessé se précipite et éteint le commencement d'incendie, à la main, se brûlant terriblement.

La mêlée enfle de seconde en seconde. Les FFI maquisards tirent, avec à propos, leurs dernières boites chargeuses, je commence à démonter les cartouches de fusil que j'ai dans les bandes de toile que nous portons en bandoulière, et que j'avais en abondance pour garnir mes chargeurs. Cela va mal, mais advienne que pourra!

L'Abbé Paillet, pendant tout le combat, ramasse les blessés, les transporte à l'intérieur de la ferme, pour être soigné par le docteur. Nous tirons, tirons toujours sans relâche. Puis, brusquement, une fusée verte éclate dans le ciel, nous nous demandons ce que cela peut signifier.

Aussitôt, les armes ennemies se taisent et les ordres en allemand se font moins distincts. Le calme revient : que nous réservent-ils ? Nous restons toujours sur nos positions. Après une reconnaissance dans le bois, nous constatons que les allemands ont évacué complètement les abords de la ferme, ne laissant même pas de guetteurs.

Les assaillants croient-ils avoir affaire à trop forte partie ? Préfèrent-ils recevoir des renforts pour reprendre l'attaque à l'aube ? Peu importe, le décrochage semble enfin possible. Serge et Henry règlent la question, l'aumônier et les blessés transportables partent avec Serge.

Henry prend le commandement de la vingtaine de protection. Mais les grands blessés ? En ce qui concerne les intransportables, rien à faire hélas ! Les boches peuvent revenir d'un moment à l'autre. L'aumônier songe à utiliser les prisonniers, il en parle à Serge et Henry.

Après, pourparlers en allemand: "Nous ne vous fusillerons pas comme nous pourrions le faire. En échange, promettez de sauver les hommes valides que nous laisserons à votre garde". Les quinze allemands le promettent.

Serge réunit son monde, la majorité des hommes attendent en silence. Allons-y! Nous les regardons partir avec angoisse en s'attendant au giclement des rafales. Le groupe se glisse par le jardin dans le pré. Rien! Le voici dans le boqueteau à l'ouest de la ferme. Les hommes vont, incrédules et enthousiastes, n'osant imaginer leur chance. Mais non, il n'y a rien! Avant de partir Serge se glisse avec Renaud vers l'endroit où gît le corps du Capitaine Barraud. La balle l'a frappée en pleine tête : du sang a coulé en maculant sa veste de parachutiste, il le salue. Inutile de laisser son colt aux mains des allemands, il le prend et Renaud héritera par la suite de ce pistolet, dans le calme.

Nous comprenons l'énigme invraisemblable de Fuchs. La balle tirée par Baraud n'avait jamais atteint l'espion ; mais lui, rusé, avait simulé le choc et l'inertie immédiate du mort, alors qu'il n'avait aucune blessure. De plus, Léonard qui lui avait pris ses bottes a compris pourquoi il avait eu tant de mal pour les lui retirer. Par la même occasion nous identifions Fuchs dans l'individu que les sœurs avaient nourri à Cense de Cœur (Fuchs avait reçu la balle, mais portait une cotte de mailles). Nous devons partir vingt minutes après, nous sommes au total vingt-huit hommes.

Dès le départ de Serge, nous regroupons le reste des munitions, sur ordre du lieutenant Henri, qui a pris notre commandement. Il nous signifie d'abandonner notre paquetage personnel, afin de porter ces munitions. Je refuse, car je sais ce que c'est que de ne pas avoir de gamelle, en plus je pense à la couverture en laine que j'ai prise le matin à la traction. Dans mon sac, se trouve également de la toile de parachute, qui nous sert de chaussettes, cache-col et serviette. Quand on n'a rien, c'est appréciable ! Et avec, se trouve une boite d'un kilo de riz au pudding que l'on garde avec respect jusqu'à la dernière limite de la faim.

Henri, voyant cela me réitère une deuxième fois son ordre, accompagné de son colt à la main. Que faire, après s'être battu toute la journée, n'avoir rien mangé, avoir perdu notre chef de groupe Alphonse, son adjoint parti avec Marc, Joseph le tireur au F.M. mort ? Mes camarades me disent ensemble : "Pierrot, laisse tomber !" J'abandonne donc comme eux ces quelques choses qui pourtant nous auraient servi par la suite. Nous nous mettons à l'écart et en vitesse, nous ouvrons et mangeons la boîte de riz, mais il nous en

aurait fallu dix à cet instant, tant nous avions faim. Oublier également la couverture, elle aurait été précieuse pourtant.

Peu après, l'ordre de départ est donné, nous sommes à ce moment-là dans le jardin. Nous descendons à travers champs le pré à droite de la ferme, arrivons à la route, prenons le chemin du terrain de parachutage, et sans bruit nous avançons doucement, pour arriver vers minuit sur le terrain. Là, arrêt. Henri se rend avec Léonard (qui guide le groupe connaissant le coin par cœur) et trouvent la grand-mère qui, tout affolée lui dit : "Sauvez-vous mes pauvres enfants, les boches étaient là il y a peu de temps !" Nous repartons, au même moment le bruit des avions qui passent à proximité, personne ne dit rien, nous avons mal au cœur, nous aurions eu ça la veille, il ne se serait pas passé de telles choses. Mais contre la fatalité, que faire ? Il est déjà beau que nous soyons sortis de là, vu la tournure de l'affaire.

Après avoir marché nous arrivons au grand bois de Merviller, là on se repère et nous prenons la direction de Lajus. Nous marchons toute la nuit et arrivons au petit matin à "La scierie Lajus". Après une pose de repos nous prenons la direction des "Roches de Vohnë"; arrivant là-haut vers les 8 heures, et là tombant de sommeil et de faim, nous nous endormons en attendant la suite des événements et le ravitaillement. Nous nous installons sous les roches et reprenons la vie, tour de garde et le reste; peu après arrivent les rescapés,

nous sommes bientôt nombreux. Pendant ce temps les Anglais parachutent du matériel, au "Pré-Barbier". Nous sommes requis pour aller au-devant d'un chariot chargé d'armes et munitions, c'est M. Stéquaire qui, à l'aide de son cheval nous amène une tonne de matériel. La pauvre bête n'en peut plus, nous l'aidons en poussant le chariot, les chemins sont tous ravinés, la pluie se remet à tomber, nous déchargeons le chariot et camouflons le matériel dans une sapinière, peu s'en faut d'être pris, les allemands ayant suivi les traces du chariot. Mais ils n'iront pas plus loin que le carrefour. Nous sommes toujours en alerte, couchant ou plutôt étant assis sous les roches sans rien pour se protéger. Nous avons la visite du colonel Maximum, qui, nous ayant rassemblés, fait un discours, disant que nous nous étions bien battus, avoir fait aussi bien qu'à Bir Hakeim, et que nous étions cités. Peu après il fait prendre la liste de nos noms et adresses des parents. Là, nous avons refusé, j'ai réfléchi depuis à cela, que serait-il arrivé si les boches avaient trouvé ces adresses ?

Nous restons encore trois ou quatre jours, nous ne voyons plus d'officiers et un aprèsmidi, on nous apprend que le maquis est dissout. Après nous avoir désarmés, nous nous séparons par petits groupes. Jean Serge ayant signalé qu'il ne gardait avec lui qu'une douzaine de gars, donc il fallait choisir.

Avec un camarade de "La Trouche", Pierre Vernier, je décide de regagner notre coin,

Conséquences de Viombois

nous quittons "les roches de Vohnë" et à travers bois, nous atteignons l'entrée de la "La Trouche". Avant d'aller plus loin, il faut se renseigner, savoir ce qui se passe et où aller. Nous traversons la vieille route de La Trouche à Lajus, ensuite l'on se déchausse et traversons la rivière "La Plaine" qui est glacée et allons frapper à la porte arrière d'une maison se trouvant près de la voie du Tacot à 1 km de La Trouche. Mon camarade qui connaît les gens y va seul, moi camouflé dans un boqueteau, j'attends, au bout d'une heure, ne voyant rien venir, je me décide à aller voir ce qui se passe. Je frappe donc à l'arrière de la maison, une femme vient m'ouvrir, je lui demande où est mon camarade, et si elle pouvait me donner un morceau de pain. J'ai regretté longtemps, et encore aujourd'hui, d'avoir demandé ce jour-là un morceau de pain. La femme me referme la porte au nez sans me répondre, enfin au bout d'un quart d'heure ressort mon camarade. Nous décidons de traverser la route qui va à Celles sur Plaine, à peine avons-nous grimpé dans le talus à l'abri, que sur la route passent deux compagnies de boches, chargés comme des mulets; nous avions encore eu chaud. Nous montons encore un peu plus loin dans la forêt, traversons un chemin forestier et attendons que cela se calme, il fait déjà presque nuit. Mon camarade décide de rentrer chez lui : je lui demande de me montrer où habite Carette, un agent de liaison du maquis avec qui nous avons fait connaissance, au "Col des Hérins" quand je gardais Gerber prisonnier.

A la tombée de la nuit, nous descendons le chemin forestier et débouchons sur la route qui monte dans La Trouche. Mon camarade me désigne au passage la maison où habite Carrette. Je quitte mon camarade et monte l'escalier d'accès chez lui, je frappe, aussitôt il me répond : entrez ! J'ouvre la porte. Dès qu'il m'aperçoit il comprend mais ne pouvant rester, il me conduit derrière chez lui dans une sape qu'il a creusée dans la montagne. Il me signale qu'il y a déjà quelqu'un, je rampe dans ce trou noir, l'homme est au fond, il me dit de m'approcher de lui, ce que je fais, sur le dos. Il a une pèlerine, nous nous abritons avec. Dans sa poche il a quelques sucres, il m'en donne trois. N'ayant rien mangé, je les suce doucement et nous essayons de dormir, mais l'humidité et l'insécurité ne favorisent pas notre sommeil.

Le lendemain, dimanche, tous les hommes de la vallée sont réquisitionnés par les allemands pour aller creuser des tranchées à l'entrée de Raon l'Etape. Carrette m'accompagne, chacun portant un outil sur l'épaule. Il y a déjà du monde sur la route. Arrivant à Raon je demande où se trouve la laiterie Noble. Après indication je me sépare de Carrette après l'avoir remercié et me dirige vers la laiterie, comptant bien partir avec le laitier qui ramasse le lait vers Hablainville, je porterais à l'occasion les bidons. Hélas j'arrive trop tard le laitier est parti. Quoi faire ? Je décide sur le champ de rentrer à la maison par la route nationale. J'arrive à sortir de Raon sans attirer l'attention. Arrivé à la borne des Vosges ce

n'est plus la même musique, les soldats sont dans le fossé de la route, des mitrailleuses sont braquées sur le bois, et sur la route il y a des patrouilles à moto. Ils m'arrêtent et me demandent mes papiers. Par miracle je possède une fausse carte d'identité. J'arrive à passer à travers, car paraissant jeune et maigre comme un clou. Je peux continuer. Je me dépêche car ils n'ont pas l'air rassurants. Arrivé en haut du clairupt, il y a une pièce d'artillerie qui commence à tirer, je ne sais sur quoi, mais sûrement sur un emplacement de maquis. Je ne m'amuse pas, je jette un coup d'œil derrière moi. J'aperçois deux silhouettes qui marchent sur la route, le contrôle les arrêtent, moi j'accélère la marche. Arrivé presqu'en haut de la côte, je regarde à nouveau, les deux gars vus auparavant ont disparu. Toujours des soldats le long du fossé, guettant la sortie du bois. Après avoir été contrôlé sept fois j'arrive à Bertrichamps. Ça grouille de soldats allemands et de camions camouflés. Je traverse le village, à la sortie plus personne, à part quelques voitures se dirigeant vers Baccarat ou en sortant. Je souffle quand i'arrive à Baccarat, II y a beaucoup de monde dans la rue. Je me dépêche de croiser l'hôtel du Pont. Je sais que c'est le siège de la Gestapo, et l'on ne sait jamais. Arrivé près de la pharmacie Klein, je rencontre Michel Grelot et le salue sans lui donner de renseignements. Je suis surpris qu'il me regarde d'un drôle d'air. Je continue et me rends chez mon copain Hentz, rue de Glonville, pour savoir un peu ce qui se passe, mais en arrivant dans la rue des trois frères Clément, un peu avant le tonnelier Nicole, dans la maison voisine de M. Antonini, sort du couloir une des miliciennes accompagnée de la fille Thiébaut de Bertrichamps.

Passant sur le trottoir en face, je les reconnais, mais eux, du moins la fille Demetz, me reconnais, et dit à sa complice "Tiens, en voilà un qui était au maquis et se dirige vers Baccarat". Je ne fais pas attention, ni semblant d'avoir compris ou d'avoir peur, mais dès que j'ai dépassé la boulangerie Miller, je me dépêche de me rendre chez Hentz. Je lui raconte mon histoire, sachant qu'il ne dira rien, car il fait partie du même réseau. Il me dit d'attendre un peu, il jette un coup d'œil dans Baccarat, et me dit pour plus de sûreté que je reparte vers Glonville par la station électrique, et que j'aille chez Monsieur Perrin. Nous sortons de chez lui par ses derrières de jardin. Là il me laisse et je prends la direction de Glonville. En marchant vite, il ne me faut pas longtemps pour arriver chez Monsieur Perrin. Dès qu'il me voit, il me fait entrer à la cuisine, et je lui raconte mon histoire ; il me conseille de rentrer chez moi en passant par la vieille route. J'arrive à la passerelle en fer sur la Meurthe, ie l'escalade et hop dans l'allée des sapins au long du canal. Arrivé à la maison, personne. Ni dans la rue. Tout le monde est à la messe. Je saute par-dessus la grille (j'en ai l'habitude) et rentre à la maison, je sais que la porte du hallier n'est jamais fermée à clef. Sur la cuisinière, une bouilloire d'eau chaude. Je me regarde dans la glace et je

comprends tout de suite pourquoi Grélot m'a regardé avec tant d'insistance. Je m'étonne que Hentz et Monsieur Perrin ne m'aient rien dit car je suis sale comme un cochon. En déboutonnant mon blouson, j'aperçois la crasse, car on ne s'était pas lavé depuis un certain temps. Je me mets tout nu, il fait bon dans la cuisine et je commence à me laver. C'est à ce momentlà que je réalise que si les allemands avaient été malins, et si j'avais eu mon blouson dégrafé au col, ils auraient pu s'apercevoir que j'avais deux chemises anglaises sur le dos. Une chance que ces chemises n'aient pas de col, on ne pense pas à tout dans ces moments-là, de même que mon pantalon déchiré en bas par des balles le jour de Viombois auraient pu attirer leur attention. Mais j'avais de la chance ce jour-là! Je n'avais pas fini ma toilette que mes parents rentrent de la messe et furent tout étonnés de me trouver là. Je vois encore ma mère me regarder et me dire : "Eh ben, t'es beau !". Mon père ne me dit rien, lui avait compris. Je dînais avec eux et l'après-midi je sortais avec mes copains qui ne se doutaient pas de ce que l'on avait vu et enduré pendant plus d'un mois. Le froid, la faim, la pluie, la trouille, et le reste, et tout cela sans se plaindre.

Revenons aux miliciennes. Aussitôt que les allemands attaquent la barraque, elles arrivent à s'échapper et rejoignent les allemands. Là elles dénoncent et font arrêter tous les gens qu'elles croient reconnaître. Ils sont déportés ou fusillés sur le champ. Elles parcourent le chantier des fossés

antichars, recherchant avec les S.S. ceux qui se sont battus et ont pu rentrer chez eux. Ils resteront sur le qui-vive, jusqu'à la libération, fin novembre.

J'ai oublié un fait qui s'est passé dans notre groupe. Peu avant la fin du combat. Madelaine, de Cirey se dirige vers nous en rampant car il y a des allemands qui se sont fait tuer à quelques mètres de nous au cours de leurs assauts. Il ramène le fusil, mais malheureusement il ne nous sera d'aucune utilité, la culasse est coupée en deux par une balle. Ce n'est pas tout, en prenant le fusil à cet allemand, il s'était aperçu que ce dernier avait une montre. Après nous l'avoir dit, il y retourne et revient avec la montre, disant que sa sœur est vengée. Malheureusement, après la dislocation du maquis, il sera pris par la milice ainsi que Paul Bientz et ils seront fusillés à "La Pile". De toute façon, nous avons fait ce que nous pouvions faire, avec le peu de matériel léger que nous avions, et malgré les critiques des uns et des autres, il est reconnu ce qui suit :

"Il y eut ce groupe armé, qui devait donner une preuve de sa valeur dans ce combat de Viombois, dont il soutint l'attaque obligeant les allemands à se retirer, et dont l'héroïque résistance sauva d'un massacre certain tout le contingent non armé."

REFLEXIONS SUR VIOMBOIS

Le 29 août 1944 : les jeune gens de la val-

Réflexions sur Viombois

lée se mirent au travail comme d'habitude, mais ils savaient que le soir même ils quitteraient leurs foyers. Ils avaient attendu ce jour pendant des années et ce jour était arrivé.

Après avoir mangé, préparé leur musette, et leur arme pour ceux qui en avaient une, ils firent leurs adieux, et se rendirent au point de rassemblement.

Du parachutage qui avait eu lieu, quatre jours auparavant sur le terrain de la Barraque, tout le monde en parlait dans les villages environnants, dans les termes suivants

"Les avions ont parachuté une vingtaine de militaires anglais et français, et des centaines d'armes et munitions". En fin de ramassage, un prisonnier nommé Fuchs, gardé par un maquisard, nommé Serayet, croyant ce dernier sans vigilance, tente de s'enfuir, mais il reçoit une rafale de mitraillette comme avertissement. Des russes appartenant à la 1^{ère} centurie, entendant cela, se mirent à parler en allemand, demandant ce qui se passait. Ce qui déclencha un tir entre maquisards qui fut heureusement sans dégâts, sauf un blessé léger au bras (Aimé Maitre, dit Fifi).

Fuchs, rattrapé, fut abattu par le capitaine Baraud, d'une balle de colt tirée à bout portant dans la poitrine. Il fit semblant de tomber, deux gars le prirent par la tête et les pieds, et le jetèrent dans un fossé. Joseph Léonard, présent, voyant les bottes qu'il avait aux pieds, lui n'étant pas bien chaussé, dit qu'il valait mieux que ce soit

lui qui les eût, et se mit à le déchausser. Il fit même la remarque que Fuchs "retenait ses bottes", mais comme c'était la nuit, personne ne fit plus attention. Pourtant Fuchs n'était pas mort, avant sur lui une cotte de mailles, il fut préservé. Par la suite profitant de la pagaille, il s'enfuit et arriva à Vacqueville chez des gens qui le reçurent. Il raconta qu'il avait été arrêté par les allemands, et qu'il s'était sauvé. Ces personnes lui détachèrent les mains, lui donnèrent à manger et des chaussures, car il avait fait le parcours en chaussettes. Après ils le laissèrent repartir. Ce dernier se rendit immédiatement à la Kommendantur à Baccarat, raconta ce qui lui était arrivé, et donna des précisions sur ce qu'il avait vu. Les allemands le transportèrent aussitôt en Allemagne à Sarrebruck, dans un hôpital militaire, car le coup reçu en pleine poitrine, malgré la cotte de mailles, lui avait occasionné une péritonite. Malgré les soins, il en mourut.

Malgré ces racontars, certains jeunes se posaient des questions, mais du moment que les grands chefs avaient donné l'ordre de rassembler les jeunes gens, il fallait s'exécuter.

Ceux dont les parents avaient été francs tireurs en 70 faisaient observer que dans ce genre de guerre, il ne fallait jamais de gros rassemblements, être toujours prêts à fuir, à attaquer, mais à se replier. De plus à cette période les alliés étaient encore très loin, à plus de 300 km. Mais l'ordre avait été donné.

En même temps qu'eux, ils étaient des dizaines à rejoindre les rendez-vous, à revivre les conspirations qui les menaient cette nuit au but. Ils seraient armés, encadrés, ils partiraient libérer le Struthof, l'horrible camp de la mort, dont l'odeur, quand le vent rabattait des miasmes vers la ville, empestait les habitants terrorisés de Schirmeck,

Dans ce pèlerinage à la purification, ces jeunes vosgiens n'étaient plus débardeurs ni bûcherons, ni paysans, ni étudiants, ni pharmaciens, ils étaient les arrières-petits-fils des francs tireurs de 70. Ils avaient attendu solitaires, ils allaient combattre unis.

Vers minuit ils atteignirent leur premier point de ralliement : une scierie désaffectée, où attendaient déjà un certain nombre de jeunes, commandés par un garde forestier. Ils passèrent deux jours dans cet endroit. Ils le quittèrent la nuit. Ils partirent au rassemblement à Viombois, non loin de l'endroit où devait avoir lieu un second parachutage d'armes.

Située sur un plateau au milieu d'une dizaine d'hectares de prairie entourée par les taillis d'une forêt mal entretenue, la ferme de Viombois était au centre d'un triangle formé par trois routes.

A quatre kilomètres commençait le plus grand massif forestier de l'est, mais pour des raisons de facilités, le commandant Marceau avait décidé de rassembler ses maquisards tout près de la zone de largage, dans le plus beau piège qu'on ait pu imaginer. Evidemment, il était interdit aux hommes de sortir du taillis. Il se mit à pleuvoir. Le parachutage fut remis et les hommes mouillés.

Ils étaient quatre cents au départ, et il en arrivait toujours, ils montaient au maquis, comme on visite une kermesse.

D'abord, ils obéissaient, ils obéirent moins, d'autres arrivèrent avec le panier d'osier et le parapluie des jours de marché, ils venaient faire un tour au maquis.

Certains n'étaient pas même volontaires. De trop ardents recruteurs leur avaient dit : "Tu viens? Sinon on se souviendra de toi!" Ils étaient là, transis, désarmés, Ils furent bientôt huit cents, ils quittèrent le maigre abri des taillis pour celui de la ferme, de l'écurie, de la grange. Il y eut beaucoup de discussions pour passer le temps. Ils dirent "Non" aux chefs débordés par ce troupeau qu'ils avaient rassemblé. Non, ils ne voulaient pas grelotter sous la pluie, ni se taire quand il y avait tant à raconter, ni se cacher puisqu'ils étaient si nombreux et que les avions alliés les armeraient cette nuit. La ferme abrita ces hommes dont quatre-vingt à peine possédaient une arme.

Le commandant X et Monsieur Y avaient laissé des consignes strictes, impératives. Ils attendaient à distance et dans la douceur d'une maison de maître que d'autres les fassent respecter.

Les anglais restèrent à la "Barraque" avec un groupe de vingt hommes de la première centurie, ainsi que certains chefs et agents de liaison.

Les quatre responsables français étant à Viombois tinrent un conseil de guerre.

"Il faut faire quelque chose, il faut renvoyer ces hommes, nous courons à la catastrophe.

- Le parachutage doit être essayé de nouveau cette nuit, le commandant n'a pas décommandé.
- Avec 150 hommes, nous serions assez pour récupérer les containers.
- Si nous renvoyons les autres, ils risquent de se faire arrêter avant d'avoir pu regagner leurs maisons.
- Pourquoi ? En une demi-heure, ils peuvent gagner la forêt, nous les ferons passer par groupes de dix, s'il y a un pépin, nous diminuerons la casse, ils se tiendront éparpillés, jusqu'à ce que le largage ait eu lieu."

Il était trop tard, le mal trop profond, l'indiscipline trop installée. Une rafale de F.M. interrompit leur conversation. Sur la route qui passait à 200 mètres devant la ferme, quelques résistants en mal d'action venaient d'accrocher une traction, qui après avoir passé le chemin, avait fait une marche arrière et se dirigeait vers la ferme. Cette dernière fut récupérée et montée à bras près du gros chêne. Peu après, ce fut le tour d'une voiture attelée par deux chevaux d'un habitant de Vacqueville, réquisitionnée par l'organisation Todt. Il y eut de nouveau des prisonniers dont deux femmes. Après, ce fut l'accrochage avec un groupe de la jeunesse hitlérienne et à nouveau des prisonniers - à noter qu'il y avait déjà à garder deux jeunes miliciennes de Pexonne, les filles Demetz. Sans commen-

Tous ces mitraillages et arrestations se termineraient mal.

A trois heures de l'après-midi, les trois routes étaient investies, la ferme, ses près, le taillis, encerclés. Huit cents hommes dont quatre-vingt à peine étaient armés assistaient au dénouement de leur aventure avant qu'elle n'ait commencé.

Ce ne fut pas Camerone, mais le sacrifice de quatre-vingt maquisards protégeant jusqu'à la nuit, la fuite de huit cents autres.

Dix combattants moururent sur place. Au total, autour de la ferme, il y eut cinquante-sept tués, plus ceux pris par la suite, ou tués en s'échappant.

Le lendemain, la milice et la Gestapo opéraient dans les villages les plus proches. Beaucoup furent interrogés, torturés, fusillés sur place et d'autres déportés.

Plus tard, des gens interrogeront, ils demanderont : pourquoi ? Ces hommes se sont rassemblés parce qu'ils ont fait confiance à deux hommes qui méconnaissaient tout des règles élémentaires de cette guerre artisanale, la plus dure qui soit : "la Guérilla". Qui méconnaissaient tout du caractère et de la mentalité des hommes qu'ils étaient censés mener à la victoire et dont d'ailleurs ils ne se préoccupaient absolument pas. Ces hommes se sont rassemblés parce qu'ils ne pouvaient rester impassibles pendant que d'autres combat-

taient pour eux. Ni les officiers, ni les Vosgiens qui se battaient à leurs côtés, qui ont tiré jusqu'à la fin, ni ceux qui fuyaient parce qu'ils n'avaient pas d'armes, aucun ne peut se reprocher Viombois et ses conséquences.

A bout d'arguments et de justifications, des âmes charitables essayèrent ensuite d'incriminer le retard du parachutage. Toute guerre n'est faite que de retards ou d'avances, d'impondérables et de situations imprévues, mais toute guerre est aussi faite des chefs qui manœuvrent, qui déjouent, qui prévoient et conjurent ces événements imprévus.

Si un chef ne sert pas à cela, à quoi est-il bon ?

Pourtant, ce qui frappa longtemps plus tard, ce ne fut pas que le Commandant X (qui n'était d'ailleurs que Capitaine) ait été nommé Colonel. Ce ne fut pas que Monsieur Y soit devenu Ministre. Ce qui stupéfie fut de constater qu'à cause des honneurs dont on couvrit ensuite ces deux hommes, les veuves, les mères, les sœurs des maquisards de Viombois, intimidées et éblouies par les titres de ces hommes, se montraient fières d'avoir eu un mari, un fils, un frère sous les ordres du Colonel X et du Ministre Y, ainsi récompensés de leur action dans la Résistance.

Le jour de la dislocation du maquis de Viombois, personne n'en était à formuler de réflexions aussi moroses. Ils étaient en pleine euphorie. Les alliés approchaient, ils n'en étaient plus qu'à soixante kilomèt-

res.

La région vivait dans l'excitation et l'espoir. Il n'y avait plus ni courrier ni transport, seules des colonnes interminables d'allemands en déroute avaient le droit de circuler. Mais qui apportaient les ultimes sévices, les dernières brimades des hommes en casquettes plates et kaki, des officiers aux brassards rouges et noirs de la Gestapo. Très vite derrière eux arrivaient ces hom-

mes d'un autre monde féerique et irréel.

Rappel

Le 14 juillet 1944 : Une opération aérienne de grande envergure. 36 avions sur le terrain "Casbah" et 72 sur "Anatomie", avait été prévue dans les Vosges, et annoncée par 15 câbles, envoyés par Grandval en 15 jours. Mais l'opération reportée au 19 juillet est finalement annulée pour des raisons de sécurité, à la demande de Grandval, suite au parachutage massif sur le terrain de Vassieux du Vercors et St-Privat (d'après Nogueres, page 282 - [9]).

Bataille d'Azerailles

Le 1^{er} septembre

Réquisition de tous les chevaux et des voitures pour évacuer en hâte des allemands.



13 hommes partent en convoi direction Strasbourg, et ne rentrent à Azerailles que sept jours plus tard après avoir abandonné leurs attelages au-delà de Saverne. Deux jeunes F.F.I. rescapés de Viombois sont nourris, couchés et accompagnés le lendemain dans la journée jusqu'à Nancy, malgré les difficultés de déplacement et la surveillance exercée par les allemands. La Gestapo s'installe à Baccarat à l'hôtel du Pont. De terribles nouvelles arrivent : l'arrestation et la déportation pour l'Allemagne des hommes de Pexonne, l'assassinat des patriotes de Pexonne, Veney, Fontenoy-la-Joute, Neufmaisons.

Monsieur Michel directeur de l'usine, éloigné de sa famille apprend la mort de son fils Lucien, arrêté et fusillé à Badonviller le 5 septembre au lieu dit "Les trois Sauveux".

Cependant la retraite allemande est un fait tangible et qui s'affirme de plus en plus. La milice qui se replie réquisitionne avec arrogance et un sans-gêne inouï, chambres et nourritures, cette nuit-là personne ne dormira.

Un jeune résistant de 18 ans, René Grélot, soupçonné par les allemands est arrêté et interrogé par la Gestapo de Baccarat, il ne trahira pas ses camarades et sera mis en liberté quelques jours plus tard.

Le 17 septembre

Une patrouille de reconnaissance américaine comprenant un char léger, un half-track et deux Jeeps venant de Menil Flin se dirige vers Hablainville aux environs de la côte des Mines, elle fait un prisonnier allemand, qui est installé sur le half-track.

Cette patrouille va jusqu'à l'entrée d'Hablainville, pénètre dans le village ensuite fait demi-tour et revient vers Azerailles.

Mais pendant ce temps, deux chars légers allemands traversent le pays et se dirigent vers Menil Flin; arrivés à quelques centaines de mètres de ce pays, ils sont reçus à coups de fusil mitrailleur par les F.F.I. de Menil Flin en position à l'entrée du village, près de la source. Après un échange de coups de feu les chars font demi-tour et prennent la direction d'Azerailles, pénétrant dans le village et se dirigeant vers Baccarat. A cet instant, descendant de la rue de la gare arrive la patrouille américaine, un premier half-track suivi de deux Jeeps et le char léger en soutien vers la place de la gare ; le half-track s'engage sur la route nationale près de la fontaine. A cet instant, elle apercoit les chars allemands, stoppe, les soldats surpris d'un côté comme de l'autre ne réagissent pas de suite, les américains se sauvent dans la rue de gare, les deux Jeeps qui suivaient reculent à toute vitesse dans la rue de la gare, les américains les basculent dans le fossé profond à cet endroit, et les abandonnent provisoirement, non sans avoir prévenu le char plus haut : ils se dirigent vers le cimetière et attendent, les allemands réagissent, ils tirent un obus et crèvent le radiateur du half-track, pendant ce temps, le prisonnier allemand en profite pour rejoindre ses camarades. Le char américain répond et tire deux obus. I'un atterrit au pied de l'escalier Balle. Les allemands se retirent vers Baccarat. Réapparaissent les soldats américains, ils sortent leurs Jeeps du fossé, abandonnent le half-track et reprennent la direction de Flin suivis de leur char, qui a déplacé le véhicule près du café Marchal. P. Cerutti ira prévenir à Flin au séminaire qu'il n'y a plus d'allemands au pays. Ils récupéreront leur engin dans la soirée. La veille Messieurs Fernand Cherrier et Ernest Bersch sont arrêtés et emmenés sur les chars allemands, direction Baccarat, Hôtel du Pont siège de la Gestapo (le 16 septembre). Ils y seront torturés et fusillés par la suite dans la forêt de Bertrichamps.

Une pluie froide et pénétrante assombrit cette journée, qui avait commencé si belle. Des cris, des sanglots, des appels de voix de femmes désespérées font frémir d'inquiétude et de haine tous ceux qui voudraient pouvoir faire quelque chose.

Le 18 septembre

Au grand effroi de toute la population, arrive par un épais brouillard, les restes de la 112 eme Panzer brigade allemande accompagnée d'infanterie. Ses chars arrivent par Gélacourt, ne pouvant passer à Baccarat par le bois des Aulnais, suite à la construction d'un fossé antichar. Ils rattrapent la route nationale 59 au passage à niveau de Flacourt. Ils occupent provisoirement le village, leur infanterie occupe les ponts sur

le canal, ces chars seront engagés dans une attaque sur Lunéville et seront tous détruits. A partir de ce moment, les habitants s'installent dans les caves voûtées et les abris. On se groupe par quartier, par famille, ces dortoirs souterrains serviront de refuge pendant quatre semaines. Certains s'organisent sous l'aqueduc du chemin de fer, au passage du Bouxerup, l'extrémité étant fermée par des traverses de chemin de fer.

Pendant ce temps les cloches de Flin sont nettement perçues. Elles sonnent la joie de la délivrance, avec un peu d'appréhension, mais beaucoup d'espoir, chacun attend.

A midi, le pont reconstruit sur la Meurthe saute à nouveau. A quatorze heures, deux chars légers allemands arrivent de Baccarat, se dirigent sur Flin. On s'interroge. Une fumée épaisse s'élève sur Flin ; les allemands ont incendié la totalité du village.

Pendant ce temps à Azerailles

Lors de l'occupation du village pendant la nuit précédente par les restes de la 112° Panzer brigade, une barricade est fabriquée en silence pendant la nuit sur le premier pont du canal près de l'usine devant chez Cerutti ; les allemands mettent en travers du pont chariot et matériel agricole appartenant à Monsieur Louis Pierre, sous le lavoir à l'angle, ils braquent un fusil mitrailleur en direction de la côte de Glonville.

Au matin, couchant dans une baraque ser-

vant à loger des lapins dans le jardin situé près du pont, près du terrain des sports, un léger bruit me réveille. Me levant discrètement, j'aperçois à l'intérieur du jardin (près de la porte), un allemand mangeant des quetsches sous l'arbre. Je change de couleur. Mais de l'autre côté du pont, ma mère ne perd pas les pédales. Chauffant du café ersatz, elle invite tout de suite les allemands du coin, et profite de l'occasion pour demander à porter du foin aux lapins. Pendant qu'ils boivent et se chauffent à la cuisine, elle traverse la barricade. L'allemand qui mange des quetsches est invité à aller boire le café. Il ne cherche pas à comprendre et se rend à la cuisine avec les autres. Ma mère vient directement à la baraque et me dit ce qui se passe. Je décide de repasser avec elle la barricade, après avoir caché les couvertures sous de la paille. Je rentre à la maison sans que les soldats ne me demandent rien. Ils en ont assez. Il ne faudrait pas grand chose pour qu'ils se rendent, mais un fedwebel les dirigent à la baguette. Par cette occasion Monsieur Gilbert Caro, qui couche également dans la baraque du terrain de sports, à côté du jardin Cerutti, et qui suit la scène, en profite pour s'éclipser, descend le terrain de sports direction la Meurthe et gagne le bois et la côte direction Glonville. Ouf il était temps, ce n'est pas encore pour ce jour-là.

Le 21 septembre

Sur la Meurthe, les spahis de la 2° D.B. se sont emparés des premiers villages en aval de Baccarat, Fontenoy et Glonville.

Le 22 septembre

A 14 heures, Rouvillois pousse à Flin des éléments légers sur la rive droite de la Meurthe. Sous un feu dense, les fantassins du Tchad traversent la Meurthe, livrent un violent combat à Menil Flin, s'emparent de la crête des lisières de la forêt. Ils n'entreront pas à Azerailles, leur avance est stoppée, il faut préparer des ponts et attendre matériel et munitions.

Azerailles est donc sacrifiée.

Azerailles sous les bombardements

De jour et de nuit, le village et ses environs sont bombardés. Monsieur Camille Marchal est blessé à table pendant son repas, par un éclat d'obus qui l'atteint à la jambe ; il mourra à l'hôpital de Baccarat des suites de ses blessures.

Madame Malo Courtois, grand-mère Cerutti, blessée au bras et à l'épaule au moment de se rendre à la cave, mourra elle aussi à l'hôpital de Baccarat après amputation du bras dans de terribles souffrances.

Les habitants du côté de Flin sont repliés vers le centre du village. A la tombée de la nuit les jeunes gens sont réquisitionnés par les allemands pour creuser des tranchées et abris de mitrailleuse, près du blockhaus de la "scierie Serriere".

Le long de la Meurthe, des engagements ont lieu à tout moment. Les cadavres allemands sont ramassés par un service spécial. Ils restent parfois un après-midi entier, sur une charrette, au bord de la route nationale, simplement recouverts d'une couverture, seules les bottes apparaissent.

En pleine nuit, sous un bombardement terrible, les passerelles et ponts du canal sautent (dont celui devant chez Cerutti).

Les volontaires, à l'aide de moulins à bras, écrasent le blé et fournissent aux boulangers un peu de la farine qui commence à manquer. Les allemands posent des mines. Le 30 septembre, Monsieur Schæffer Léon, père de six enfants, est blessé par une mine. Intransportable il meurt le 2 octobre, après d'atroces souffrances provoquées par l'éclatement du foie.

Le moral est maintenu relativement bon par l'admirable et infatigable Abbé Bour ; chaque jour il se fait un devoir de visiter les caves et les abris, riant et se moquant des ennemis qui cependant le respectent, car il parle un allemand impeccable. Chaque nuit, "les orgues de Staline" allemands viennent aboyer sinistrement d'une extrémité du village à l'autre, des rafales d'artillerie des alliés leur répondent aussitôt.

3 octobre 1944

La nouvelle est annoncée vers 10 heures. Azerailles doit être évacué, toute la population devant être partie pour 18 heures direction Baccarat. Monsieur l'Abbé Bour a tout essayé pour faire changer la décision prise par le lieutenant allemand, tout est inutile.

A une heure de l'après-midi, par une magnifique journée d'automne, résignés, silencieux, les larmes aux yeux, sans gestes ni paroles inutiles, sous le regard narquois des allemands, les habitants s'en vont. A travers le village meurtri par les bombardements incessants, les uns partent avec des voitures traînées par de vieux chevaux, beaucoup par des bœufs ou des vaches, et la plus grande partie de la population avec des charrettes à bras, ou des brouettes. Tous ces réfugiés sont hébergés à Baccarat dans un centre d'accueil.

Seul le maire, Monsieur Moitrier, reste avec sa famille à la ferme de Marnoël, ainsi que les habitants de la ferme de Mazelures avec quelques familles d'Azerailles qui préfèrent s'arrêter là.

Monsieur le Curé victime d'une chute arrive à Baccarat avec bien de la peine et s'alite aussitôt.

La cruauté allemande exige qu'un mourant de 72 ans soit évacué sur un matelas, dirigé sur l'hôpital de Baccarat. Monsieur Dumas meurt en arrivant.

Le bombardement de la route n'a pas lieu ce jour-là, seule une jeune fille, Melle Monique Danloup, est blessée au pied, au passage à niveau de Flacourt, par une balle de mitrailleuse.

Habitant à l'écart du village, au pont du haut fourneau sur la Meurthe, deux sœurs ont décidé de ne pas partir. Elles s'enferment dans leur cave avec quelques provisions. La maison est incendiée. Huit jours après, leur chien donnera l'éveil à une patrouille allemande. Très déprimées elles seront en traitement à l'hôpital de Baccarat pendant quelques temps.

Le jour de l'exode, la Résistance donne l'ordre à certains résistants de passer les lignes en deux fois. Celui qui partira le premier sera André Petronin. A une heure d'intervalle trois jeunes partiront : Pierre et Jean-Marie Cerutti suivis de Jules Legrand, ce dernier au milieu de la rivière en crue, vu la force du courant et la hauteur d'eau abandonnera. Par la vanne passeront également une mère, une fille et son gendre, Madame Grelot Joseph et sa fille, Madame Abderamam, accompagnée de son mari.

Monsieur Perrin maire de Glonville accueille tout ce monde. A 19 heures 30 le village d'Azerailles est complètement désert.

Passage de la Meurthe

3 octobre

Dès l'annonce de l'évacuation du pays direction Baccarat, il n'est pas question de se diriger vers Baccarat vu la Gestapo et la milice.

L'ordre est donné par la résistance (pendant cette période M. Bertrand Maurice est le chef au pays). Ce passage se fera en deux fois : le premier qui partira sera Petronin André, une heure après, ce sera nous. Pendant ce temps tous les habitants commencent à faire leurs paquets, chargent chariots, charrettes et divers et s'apprêtent à quitter le pays, démunis de tout. Une heure après Petronin, nous prenons le chemin de l'exode, il y a déjà beaucoup de gens qui partent, sur les chariots et charrettes il y a un drap blanc ou autre afin de faire voir que ce sont des civils.

Prenant la direction de Baccarat, arrivé en face de la ferme Husson René nous voyons son propriétaire qui est en train de charger son chariot. Nous lui demandons "où est passé Petronin ?", la réponse est : "en face". Sans hésiter nous quittons la route et la colonne des réfugiés qui commence à partir, nous descendons à trois entre la tuilerie et les fourrés le petit chemin aui se dirige vers la rivière. Après deux ou trois cents mètres se trouve une prairie qui borde la rivière, l'eau boueuse coule en crue. En face se trouve un talus en surélévation, sur le côté nous trouvons un trou individuel. creusé fraîchement par les allemands et une croûte de pain noir, il ne faut pas traîner dans ce coin. On se déshabille et ramassant nos habits et chaussures, nous jetons un dernier coup d'œil. On aperçoit sur la route tous ces pauvres gens qui partent on ne sait où. Les allemands nous le paieront. Sans hésitation, nous sautons à l'eau, sans en connaître la profondeur. Elle est froide et rapide. Nous avançons doucement, dans un courant très fort, mais nous avançons en tenant nos habits sur la tête. Arrivés sur l'autre rive, nous lançons nos habits sur le talus et l'escaladons. Jules Legrand, lui n'y arrive pas. Il est petit, et abandonne. Nous nous séparons, ramassons nos habits, et sans nous vêtir prenons

le pas de gymnastique en nous dirigeant vers Glonville. Nous sommes stoppés par les spahis de la 2° D.B. qui nous récupèrent juste devant un champ de mines posé par eux. Arrive juste à ce moment Petronin qui après bien des tâtonnements a réussi à passer la rivière à l'aide d'une perche pour lutter contre le courant.

Nous remettons nos habits et chaussures et sommes immédiatement conduits à Glonville à l'état-major de l'armée Leclerc pour fournir les renseignements. Il est temps. Ne sachant ce qui se passe, et voyant tout ce va et vient de chariots, les chars sont prêts à tirer. Suite à ces renseignements des ordres seront donnés à la troupe par leurs chefs, afin de récupérer le plus possible d'habitants qui essaieront de passer.

Il n'y aura malheureusement pas beaucoup de passages vu le courant d'eau très rapide de la rivière et les allemands de garde. Trois civils passeront par la vanne sur la Meurthe.

Ensuite nous serons reçus par Monsieur Perrin, maire de Glonville, qui formera un groupe sous ses ordres, avec les réfugiés du pays (évacués par la suite) pour soigner le bétail abandonné, lutter contre les incendies, et patrouilles de renseignements.

Le 5 octobre

L'occupant donne l'ordre d'envoyer à Azerailles trois familles qui soigneront le bétail abandonné, soit 17 personnes.

Interprète M. Albert Blanc, famille Malo Maurice soit 7 personnes, famille Héllé Céleste soit 3 personnes, Falque Félicien, Falque Marie, Falque Lucien, Grelot Michel, Thirion Maurice et George Lucien.

C'est ainsi qu'au bois des Aulnais est blessé Gilbert Caro. Le samedi 7 octobre, les avions anglais bombardent l'église de Baccarat, l'hôtel de ville, la gare. Madame Marguerite Collignon, la fille de Monsieur Camille Marchal, mère de cinq enfants sont tuées à l'église par l'écrasement du clocher.

Les 14 et 15 octobre

Azerailles brûle, l'église est détruite, la flèche du clocher en tombant met le feu à un véhicule allemand à chenilles caché entre le monument aux morts et le mur de l'église. Les fumées épaisses, rougeoyantes le soir, sont nettement visibles de Glonville, Flin, Chevenières.

L'artillerie alliée tire sur le village abandonné.

16 octobre

Le lundi, nouveau calvaire des habitants d'Azerailles. Les allemands donnent l'ordre de leur évacuation de Baccarat.

Les réfugiés d'Azerailles reprennent à nouveau la route de l'exil, les uns se dirigeant vers Thiaville ou Raon l'Etape, d'autres vers Pexonne et la plus grande partie va à Petitmont, par un temps effroyable. Les quelques hardes emportées sont percées par l'eau qui tombe à torrent. Les habitants qui évacuent passent par la forêt de sapins, elle est sombre et silencieuse, elle paraît hostile aux sans logis qui la traversent. La maison forestière du Rouge Vetu est incendiée et abandonnée, elle témoigne de la lutte meurtrière qui eut lieu entre maquisards et allemands à et endroit.

Chacun suit son destin n'espérant plus grand chose de l'avenir. Les trois familles restant à Azerailles, soit 17 personnes, ont chacune un ausweiss spécial, jusqu'aux enfants en bas âge. Ils doivent se présenter deux fois par jour à l'appel place de la mairie à 8 heures et à 18 heures. Ils reçoivent ce jour l'ordre de partir dans un délai d'une heure. Après leur départ, l'incendie redouble au village.

Les allemands mettent le feu à la main à tous les écarts du côté de Baccarat, sous prétexte que ces maisons servent d'abri aux terroristes qui traversent journellement les lignes.

La ferme de Mazelures reçoit l'ordre d'évacuation. Monsieur Moitrier avait dû évacuer Marnoël avec sa famille dans la nuit du 15 au 16. Après l'évacuation totale, le bombardement redouble de violence jusqu'au 31 octobre jour de la libération du pays.

L'ennemi tient en effet les hauteurs, couvertes de forêts, au-delà de la Meurthe, il observe certainement depuis la forêt d'Azerailles toute proche. Le 23 septembre, Quilichini, de l'armée Leclerc, fonce sur les blockhaus ennemis de la forêt de Mondon. Les fantassins de Boussion débouchent au

soir de l'autre côté face à la Vesouze, occupant Thiebaumenil et Marainviller. Noiret, quant à lui, occupe la lisière Nord Est de la forêt et fait face aux derniers villages qui protègent Baccarat, Azerailles, Hablainville et Bénamenil. Du 23 septembre au 4 octobre la compagnie 13/1 est dans la région de Menil Flin, où elle est utilisée à de très nombreuses missions d'infanterie, notamment de patrouilles sur Azerailles, bastion avancé de Baccarat. Une patrouille sur Azerailles sera citée en exemple dans tout le groupement.

Les allemands tiennent ce village et l'on craint qu'ils y amènent des chars. Aussi un peloton de cinq chars légers du 12° régiment de chasseurs d'Afrique, avec le lieutenant Boucher, reçoit mission un aprèsmidi de reconnaître Azerailles en passant à travers la forêt, mais interdiction formelle d'engager le combat. Il doit être accompagné par la 1ère section de la compagnie 13/1 qui tient le rôle de fantassins. L'ensemble du détachement s'engage dans la forêt, sapeurs en tête et à pied, avançant en dehors du layon et en silence.

A un premier carrefour, les trois half-tracks qui suivaient et deux chars légers sont laissés avec une escouade pour assurer un repli éventuel, alors que les deux autres escouades continuent la progression. Elles ont chacune comme armes automatiques, deux fusils mitrailleurs tchèques récupérés à Hadigny, excellentes armes plus faciles à transporter que les mitrailleuses de 30 qu'elles ont laissées sur les half-tracks.

Arrivé à la lisière de la forêt, le détachement aperçoit Azerailles mais ne peut observer de façon suffisament satisfaisante pour ramener les renseignements demandés. Les deux chefs de section décident alors de laisser sur place les chars et une escouade et de continuer avec la dernière escouade sur Azerailles tout près.

Par bonds les sapeurs progressent de couvert en couvert, un char léger les suit à distance. Ils arrivent ainsi, sans être remarqués, jusqu'à la première maison du village et aperçoivent les allemands se déplaçant dans les rues. Pas de chars ennemis en vue.

Les sapeurs ne peuvent résister et aussitôt les fusils mitrailleurs entrent en action... pour un temps très court, car la réaction ennemie est rapide et l'escouade n'a que le temps de bondir et de sauter sur le char léger qui attendait et qui se replie aussitôt à toute allure vers la forêt avec son chargement, poursuivi un instant par des obus, qui ne l'atteindront pas.

Le retour se fait sans autre incident, si ce n'est que les sapeurs se présenteront, déchirés et couverts d'égratignures, lacérés qu'ils ont été par les branches des arbres que le char n'a pas daigné éviter dans sa retraite. Leurs renseignements sont ramenés au P.C.: pas de chars, mais des canons antichars.

Simultanément aux opérations de reconnaissance dans la forêt de Mondon, le génie va être chargé d'assurer la surveillance de la vallée de Saint Clément à Glonville. Ainsi, dès le 5 octobre, la 1ère section de la 13/4 est mise en place au P.C. de Menil Flin en surveillance sur la Meurthe et doit patrouiller jusqu'à Glonville. Elle va surtout avoir à protéger les points névralgiques de Menil Flin, face à Azerailles, et pour cela elle va barrer de nuit, avec une centaine de mines, les routes d'accès à ces villages.

Les avancées Est de Menil Flin qui sont en contact avec la forêt de Mondon sont neutralisées par la pose de 375 mines antichars. De même un barrage de 280 mines est constitué sur la route de la forêt vers Azerailles. Dans la vallée elle-même, le génie tient à prévenir toute passe de l'ennemi et il dispose un véritable bouchon de plus de 200 mines à Menil Flin entre la route et la Meurthe.

Face à la 2° D.B., l'ennemi doit maintenir des blindés. La 21° Panzer reçoit un sérieux appoint d'anti-chars, presque tous mis en œuvre entre Meurthe et Vezouze, pour couvrir la rocade Baccarat Montigny Domevre. Les allemands se sont donc préparés à une irruption de blindés. Ils les attendent surtout sur les routes et plus particulièrement sur la R.N. 59 et la R.N. 4 qu'ils avaient barrées à Azerailles et à Ogeviller.

A mi-chemin, tenant la croupe entre les deux vallées et le carrefour des routes secondaires, ils ont fortifié Hablainville. Ces trois points forts sont reliés par un rideau d'infanterie sans profondeur.

Glonville

Patrouille du 17 Octobre

Il est prévu une patrouille de renseignements sur les bords de la Meurthe, au début de l'après-midi, il fait très beau. Départ vers 13 h 30, direction la Pallotte. Chef de patrouille Calamai, accompagné de Louis Hentz, André Pétronin, Marcelle Cuny, Gérard Perrin, Marcel Didierjean, Pierre Cerutti. Nous quittons l'endroit où nous cantonnons et prenons la direction de la sortie du village côté Azerailles. Nous prenons sur la droite, passons le petit pont sur le ruisseau. Nous longeons pendant un certain temps le chemin qui bifurque sur la droite, entre les bouquets d'arbres et la vieille rivière, jusque vers la Palotte où se trouve une prairie juste en face de Mazelures. A cet endroit la rivière est peu profonde mais coule rapidement. La patrouille s'approche de cet endroit en partie en terrain découvert. Didierjean et Cerutti sont à droite à l'abri des vieilles mortes, progressant à couvert, et arrivent en même temps à l'endroit fixé. A signaler, au passage des mortes, une vache est enlisée jusqu'au ventre, et beugle pour que l'on vienne à son aide, nous devions la sortir de là à notre retour mais il en a été autrement.

Arrivés sur la bord de la Meurthe, légèrement en talus à cet endroit, Hentz fait signe de s'abaisser, le reste de la patrouille est en position allongée, son chef Calamai est derrière un arbre. Pétronin a un genou à terre. Il n'a pas le temps de réagir. Un coup de feu l'atteint à la poitrine. Avec un râle, tué sur le coup, il tombe à la renverse à quelques mètres de Marcelle Cuny. De l'autre côté il y a un poste allemand, c'est

un trou individuel sous un sapin, bien à l'abri et assez gros et profond. Ensuite c'est le silence, il est décidé d'aller chercher du secours. Gérard Perrin, en rampant, prend la direction de Glonville ; dans sa retraite il ne sait pas que son pan de chemise clair est à l'extérieur de son pantalon, et pourrait servir de cible. Peut-être que la légère butte de terre de la berge vue de l'autre côté le rend invisible. Il revient sans secours, et l'ordre est donné de rentrer. A reculons, nous nous éloignons de cet endroit, laissant Pétronin, mort, sur le bord de la rivière. Nous reculons depuis peu, peut-être 50 mètres, lorsque nous sommes pris sous le feu d'armes automatiques de ce même poste. Mais nous arrivons à nous en sortir. Nous reviendrons chercher Pétronin la nuit, les allemands n'ayant pas traversé la rivière, nous le ramènerons au café Bernard, à notre cantonnement. Ce soir-là il y eut un gros bombardement par l'artillerie allemande, un soldat du 2ème RMT, Lemoussu, de garde sur les bords du ruisseau fut blessé par un éclat d'obus, poumon perforé, évacué, il mourut de ses blessures.

Il faut signaler que l'endroit de la rivière où a eu lieu cette patrouille était le lieu de passage pour les renseignements ; les agents américains l'empruntèrent souvent, et plusieurs matins, au petit jour, nous nous sommes rendus là pour guetter le passage de morceaux de bois, qui devaient être mis à l'eau à Baccarat, et qui devaient être porteurs de messages. Nous nous rendions à cet endroit vers les cinq heures. Au bout d'environ une heure nous quittions l'en-

droit, pendant ce temps il y avait un gars (Jean-Marie Cerutti) en caleçon de bains pour sauter à l'eau glacée pour repêcher les soi-disant messages qui n'arriveront jamais. De ce jour tout fut terminé.

Le lendemain, nous devions enterrer notre camarade. Une équipe est chargée de faire le trou au cimetière, nous le faisons dans l'angle à gauche en arrivant, pour être un peu à l'abri de l'artillerie. Le cercueil sera fait en planches de coffrage, et c'est nous qui refermons ce cercueil après y avoir déposé notre camarade.

Vers 17 heures, nous emmenons notre camarade au cimetière. Monsieur Perrin va trouver le curé du village pour une bénédiction. Là, le curé refuse, il a peur. Après une discussion vive, Monsieur Perrin demande s'il est possible d'avoir un aumônier de la 2ème D.B. Celuici se rend aussitôt sur le cercueil de notre camarade et nous accompagne au cimetière. Au passage près du hangar Didierlaurent, une section de la 5ème Compagnie du 2ème RMT rendra les honneurs, et nous accompagnerons notre camarade qui dormira provisoirement dans ce coin, jusqu'à la libération d'Azerailles et son retour au pays.

Après, nous continuerons de soigner le bétail, éteindre les incendies à l'aide de la pompe à bras, de jour comme de nuit, parfois sous les obus, souvent sous la pluie, jusqu'au départ d'une partie du groupe, incorporée au 2ème RMT à la 5ème Compagnie; et cela sans passer par le bataillon de renfort, de Saint-Germain en L'Haye, grâce à la permission spéciale du Général Leclerc en

reconnaissance de la valeur de ce groupe.

Le 30 Octobre

Par une journée ouateuse qui masque à souhait les vues et les bruits, le gros de la division Leclerc se met en place sur la rive droite de la Meurthe. Le débouché aura lieu à partir des lisières est de la forêt de Mondon, et la dernière portion du parcours, par les trois itinéraires aménagés ces jours derniers par le génie à travers la forêt, ne se fera qu'immédiatement avant le déploiement du 31 au matin pour réserver le maximum de surprise. A cet effet, la laie forestière ouest, débouchant sur Hablainville a fait l'objet d'un renforcement indispensable. A partir du 20 octobre, un régiment du génie américain, avec 120 camions bennes G.M.C., et tous ses engins a littéralement rasé les ruines du village Rehaincourt près de Chatel incendié par les allemands en représailles d'une action F.F.I. Une chaussée de quatre kilomètres a été empierrée en quatre jours, la noria des camions a tourné nuit et jour sans éveiller l'attention de l'ennemi... La surprise est un élément essentiel du succès. Après ce travail passé inaperçu et pratiquement ignoré même à la division, il ne reste plus que 20 G.M.C. en état de rouler! Merci aux sapeurs américains.

Le 31 octobre s'ouvre froid et ensoleillé.

Les tirs d'artillerie commencent au débouché de l'attaque.

Auparavant pendant la nuit, les mines, mises en couvertures Est de Menil Flin sur

Azerailles, sont relevées.

A 8 heures 30, sortant à l'improviste des Hauts Bois, Quilichini, avec qui marchent la 1ère et 2ème section de la 13/2 en compagnie d'un déserteur Russe, aborde Azerailles et le prend.

La 2ème section au complet, sortie du bois de Mondon par la ferme du Haut de la Garde derrière le peloton de chars moyens, arrive par la route d'Hablainville. La 1ème section s'est scindée en deux groupes. Le premier suit la voie ferrée Menil Flin - Azerailles, puis contourne un champ de mines, 200 mètres avant la gare d'Azerailles au carrefour d'une route reliant la R.N. 59 à un chemin d'exploitation (passage à niveau Comte).

Le 2^{éme} emprunte la R.N. 59 de Menil Flin à Azerailles. Il enlève des branches et un abattis au passage à niveau (au raccordement SNCF de l'usine) formé de deux troncs d'arbres piégés et reliés à deux pétards de 2 à 3 kg et fait treize prisonniers parmi les allemands qui fuient le village. Le pont du ruisseau Bouxerupt est franchi après la pose de deux paires de chemins de roulement. Vers 11 heures 30, l'attaque reprend vers Baccarat. Débordant Azerailles par le nord, Quiliquini fait sauter les positions sur la route Brouville-Azerailles et atteint Brouville. De là il débouche sur Baccarat qui est libéré.

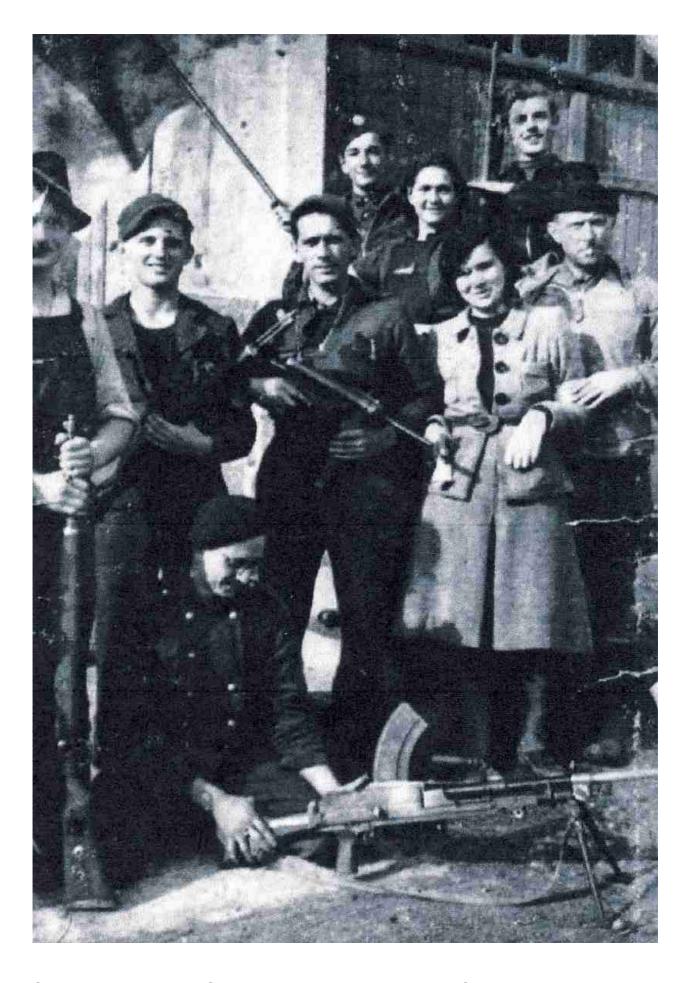
Le 1^{er} novembre Azerailles étant libéré quelques hommes restés à Baccarat se rendent au pays voir ce qu'il en reste. Spectacle effroyable : 47 nouvelles maisons totalement incendiées.

L'avance française est à nouveau stoppée devant Raon l'Etape Vacqueville et Cirey.

Le 18 novembre, après de très durs combats, la Division Leclerc délivre la région de Badonviller, Cirey, Petitmont et les habitants d'Azerailles qui y sont réfugiés.

Engagement à la 2^{ème} D.B.

du Général Leclerc



Glonville octobre 1944 : Gérard Perrin, Michel Perrin, Pierre Cérutti (admirant son FM de Viombois ramené par Jean Serge), Calamai, Emile Hentz, Marcelle Cuny, une assistante sociale, Jean-Marie Cérutti, Monsieur Perrin, Maire de Glonville